

Le Réveil de la Conscience Kamite

Tradition, identité, vérité, science et avenir
Douze réflexions adressées aux Kamites du monde

Écrits solennels du Vénérable

KING BAZURU

Président du Bwa Sacré

Abidjan, 2026

Les douze écrits rassemblés dans ce volume ont d'abord paru séparément à Abidjan, entre le 27 mai et le 12 juin 2026 : *Le Secret Révélé* (27 mai) ; *Le Diable a Toujours Notre Visage* et *Le Prix du Silence* (10 juin) ; *L'Ère du Verseau* et *La Parabole des Jumeaux* (11 juin) ; *Les Paroles Divines*, *La Malédiction Inversée*, *Le Registre Invisible*, *Les Protocoles Sacrés*, *Les Voleurs de Femmes*, *Le Feu Nouveau* et *Avant les Grecs*, *Avant Rome* (12 juin).

Texte de KING BAZURU, Vénérable et Président du Bwa Sacré.

Identifiant IANA : PEN 65878 – OID : 1.3.6.1.4.1.65878.2.1 à 2.12

TRAVAILLEUR-0 : PEN IANA 65898

bwa-sacre.org

© 2026 – Bwa Sacré. Tous droits réservés.

Table

Note préliminaire.....	5
I. Le Secret Révélé	7
<i>La résistance africaine et le sens véritable des scarifications</i>	
II. Le Diable a Toujours Notre Visage	24
<i>La diabolisation des spiritualités africaines dans nos propres cinémas</i>	
III. Le Prix du Silence	36
<i>La nécessité du secret – et ce que l'histoire du Bitcoin vient confirmer</i>	
IV. L'Ère du Verseau.....	44
<i>L'intelligence artificielle, le travailleur et la sagesse des Ancêtres</i>	
V. La Parole des Jumeaux.....	58
<i>La vision africaine de la vie, de la mort et de l'au-delà</i>	
VI. Les Paroles Divines.....	65
<i>L'origine africaine de l'alphabet</i>	
VII. La Malédiction Inversée	75
<i>Le pillage de l'Afrique, le cycle de la dette et la libération du paysan</i>	
VIII. Le Registre Invisible	84
<i>La morale sans enfer : le regard des Ancêtres, l'honneur et le nom</i>	
IX. Les Protocoles Sacrés	93
<i>Le sens des rites : l'initiation, les funérailles et la technologie des passages</i>	
X. Les Voleurs de Femmes.....	102
<i>Le mariage en pays bwa : la liberté de la femme, la fugue et la fausse accusation</i>	

XI. Le Feu Nouveau.....	112
<i>L'intelligence artificielle : la peur, la leçon du Minitel et la troisième bataille</i>	
XII. Avant les Grecs, Avant Rome.....	122
<i>Les Étrusques et les Pélasges</i>	
Conclusion solennelle	135
Bibliographie générale	137

Note préliminaire

Ce livre rassemble, en un seul volume et dans leur ordre de publication, les douze écrits que j'ai rendus publics à Abidjan entre le 27 mai et le 12 juin 2026, dans le sillage du manifeste « Le Secret Révélé ». Chacun d'eux parut d'abord séparément ; ils forment ici un seul édifice, avec son entrée, ses douze piliers et sa clé de voûte.

Ces pages expriment ma position en tant que Vénérable et Président du Bwa Sacré – et, lorsqu'il le faut, en tant qu'ingénieur qui construit depuis trente ans des systèmes d'information. Elles portent une parole initiatique et un témoignage personnel, dans une forme délibérément accessible. Elles n'ont pas vocation à se substituer à la recherche historique universitaire ni à la production scientifique : les thèses que j'avance ne sont pas des inventions personnelles – elles s'inscrivent dans une conversation déjà engagée par des historiens, des anthropologues et des chercheurs, dont les travaux principaux sont rappelés en fin de volume, chapitre par chapitre. Mon apport est d'articuler ces éléments dans une lecture d'ensemble cohérente, depuis la place qui est la mienne dans le Bwa Sacré.

Ce livre critique des doctrines, des systèmes et des postures – jamais des personnes. Chrétiens, musulmans et gardiens des traditions vivent côte à côte dans nos familles mêmes, souvent sous le même toit, souvent dans le même cœur ; le respect des croyants n'interdit pas l'examen des idées – il l'exige.

J'invite les chercheurs, les historiens, les anthropologues, les descendants de la diaspora et toute personne concernée à confronter ce texte à leurs propres sources, à le contester, à le compléter, à

l'enrichir. Je ne demande pas qu'on me croie sur parole. Je demande qu'on regarde, qu'on cherche, qu'on prolonge.

Le travail commence à peine.

Amen Hotep – Amenhotep.



– Chapitre premier –

Le Secret Révélé

*Manifeste du Bwa Sacré sur la résistance africaine
et le sens véritable des scarifications*

Déclaration solennelle du Vénérable

KING BAZURU

Président du Bwa Sacré

Abidjan, le 27 mai 2026

Rendue publique en vertu de la Résolution
des Nations unies de 2026

I. Ouverture

On m'a posé la question mille fois, sous mille formes différentes : si vos objets sacrés et vos pratiques ancestrales étaient si puissants, comment se fait-il que l'Afrique ne soit pas le continent le plus développé du monde ?

Je ne réponds plus à cette question avec de l'émotion. J'ai trop longtemps vu mes frères se défendre, s'expliquer, s'excuser presque. Et je me suis rendu compte d'une chose : tant qu'on accepte le terrain de cette question, on a déjà perdu. Parce qu'elle est piégée.

Les pratiques spirituelles que les colons ont méprisé en les appelant « fétiches » n'ont jamais eu pour fonction de construire des autoroutes, de fabriquer des téléphones ou de produire du PIB. Reprocher à un système spirituel de ne pas avoir produit l'industrie automobile, c'est comme reprocher à un médecin de ne pas savoir construire des avions. La question n'a pas de sens – sauf si on l'a posée pour qu'elle n'en ait pas.

Le vrai défi de notre génération n'est pas de prouver que nos ancêtres auraient dû inventer Internet. Le vrai défi, c'est de puiser dans leur sagesse pour inventer un développement technologique qui ne détruit pas ceux qui s'en servent. Être pleinement moderne sans renier nos racines. Être technologiquement avancés sans perdre notre âme.

Amen Hotep – Amenhotep.

II. Une question qui n'en est pas une

Revenons un instant sur la mécanique de la question initiale, parce qu'il y a là quelque chose qui mérite d'être nommé.

Quand on demande « pourquoi l'Afrique n'est-elle pas développée malgré ses fétiches ? », on fait trois choses en même temps, et il faut les voir.

D'abord, on impose un seul modèle de réussite – celui de l'Occident industriel – comme étalon universel. Tout ce qui ne ressemble pas à Manhattan ou à Francfort devient automatiquement un échec. Les civilisations qui ont vécu mille ans en équilibre avec leur écosystème ? Échec. Les sociétés qui ont privilégié le lien sur la production ? Échec. On n'interroge jamais cet étalon. On le tient pour évident.

Ensuite, on présuppose que la situation actuelle de l'Afrique appelle une explication interne. Comme si quelque chose, en nous, expliquait notre retard supposé. Cela revient à demander à un homme qu'on a tabassé pendant quatre siècles pourquoi il n'a pas mieux couru.

Enfin – et c'est la partie la plus violente – on retourne la responsabilité contre les victimes. Si vos pratiques étaient efficaces, vous ne seriez pas où vous êtes. Donc vos pratiques sont responsables. Le bourreau devient le juge, et le crime devient la preuve de la culpabilité de la victime.

C'est un mécanisme qu'il faut connaître pour s'en débarrasser. Tant qu'on répond à la question, on la valide. Je propose qu'on la remplace.

La vraie question, celle qu'il faut poser, n'est pas « pourquoi l'Afrique n'est-elle pas développée ? » C'est : **comment l'Afrique a-t-elle survécu à la plus grande tentative de destruction humaine de l'histoire ?**

III. L'exception africaine

Pour comprendre ce que je veux dire, il faut regarder ce qui est arrivé aux autres.

Les Aztèques étaient vingt-cinq millions au début du XVI^e siècle. Un siècle plus tard, il en restait moins d'un million. Les peuples des plaines d'Amérique du Nord ont perdu plus de neuf habitants sur dix. Les Aborigènes d'Australie ont été chassés comme du gibier, avec primes officielles. Les cultures pré-islamiques d'Afrique du Nord et du Moyen-Orient ? Effacées. Les Étrusques ? Disparus corps et biens. Quand l'Histoire passe le rouleau, elle ne fait pas dans la dentelle.

L'Afrique a subi quelque chose de comparable – et même de pire par sa durée. Quatre siècles de prédation organisée. Des estimations sérieuses parlent de plus de cent millions de morts entre la traite transatlantique, la traite arabe, les famines coloniales et les guerres punitives. Et il faut ajouter à ce chiffre les vies qui ne sont jamais nées : ceux qui n'ont pas pu naître parce que leurs parents potentiels avaient été déportés ou tués.

Le chiffre qui me hante le plus, c'est celui de la densité démographique en 1900 : 3,3 habitants par kilomètre carré. Pour qu'on mesure bien ce que ça veut dire – même les déserts les plus arides de la planète hébergent davantage de monde. Ce chiffre n'est pas un

retard de développement, c'est la signature visible d'une saignée séculaire. Un continent presque vidé.

Et pourtant.

Pourtant les langues ont survécu. Pourtant les cultures se sont transmises. Pourtant les peuples sont restés sur leurs terres. Pourtant, là où les Aztèques ont disparu en cinq générations, nous sommes toujours là après vingt. Ce n'est pas un hasard géographique. Ce n'est pas la chance. C'est le résultat d'une résistance organisée – spirituelle, stratégique, collective – dont nous commençons à peine à reconstituer l'architecture.

J'ai une déclaration à faire à ce sujet.

IV. Déclaration solennelle

En ma qualité de Vénérable et Président du Bwa Sacré, je me présente aujourd'hui devant le tribunal de ma conscience, sous le regard de nos Ancêtres.

Ce que je vais dire, je ne le dis pas à la légère. Pendant des années, j'ai gardé pour moi ce que mes maîtres m'avaient transmis. Pendant des années, je me suis demandé si l'heure était venue de parler. Et puis il y a eu des signes que je ne pouvais plus ignorer.

Le premier signe est venu de la diaspora. J'ai regardé ces jeunes Afro-Américains qui découvraient l'Afrique pour la première fois – IShowSpeed, et bien d'autres après lui. J'ai vu leur stupéfaction devant une Afrique moderne, urbaine, vivante, qui ne ressemblait en rien à ce qu'on leur avait fait croire. J'ai vu leurs larmes quand ils comprenaient, sur place, qu'on leur avait menti pendant toute leur

vie. Quand un homme adulte pleure devant un boulevard de Lagos ou une avenue d'Abidjan parce qu'il découvre que ce n'est pas la jungle qu'on lui a racontée, ce n'est pas de la sensiblerie. C'est la dignité qui revient.

Le deuxième signe est venu du droit international. En cette année 2026, sous l'impulsion du Ghana, l'Assemblée générale des Nations unies a adopté une résolution reconnaissant la traite transatlantique et l'esclavage racial comme le plus grave crime contre l'humanité jamais perpétré. Cette reconnaissance, attendue depuis des générations, change le statut de ce que nous pouvons dire publiquement. Ce qui était hier murmuré peut être aujourd'hui proclamé.

Ces deux signes – les larmes de la diaspora et la reconnaissance de l'ONU – m'ont convaincu. L'heure n'est plus au silence.

Avant de poursuivre, je verse les libations rituelles. Je demande pardon à nos Ancêtres pour briser un sceau qu'ils avaient scellé. Je leur demande la permission de rompre un serment qui nous obligeait depuis des siècles. Je le fais parce que les conditions qui justifiaient le secret n'existent plus, et parce que les enfants de ceux qu'on nous a arrachés ont besoin de savoir.

Amen Hotep – Amenhotep.

V. Le secret des scarifications

Voici ce qui m'a été transmis, et que je transmets à mon tour.

Les scarifications faciales que portaient nos ancêtres – celles qu'on voit encore sur les visages des plus âgés dans nos villages – n'étaient pas, comme on l'écrit dans les manuels, de simples marqueurs d'ap-

partenance ethnique. Cette explication est commode. Elle ne tient pas.

Les scarifications, à la grande époque, étaient une stratégie de résistance. Une stratégie collective, concertée, transmise sous le sceau du sacré. Un pacte de chair que nos sociétés ont passé avec elles-mêmes pour répondre à une menace existentielle.

Pour saisir la logique, il faut se replacer dans le contexte. À partir du XVI^e siècle, l'Afrique fait face à une prédation qu'elle n'a jamais connue auparavant : des hommes armés débarquent des côtes, achètent ou capturent des êtres humains, et les emportent dans des bateaux pour ne jamais revenir. Face aux armes à feu, nos lances et nos arcs ne pesaient pas lourd. Nous ne pouvions pas gagner cette guerre par le métal.

Alors nos ancêtres ont changé de terrain. Ils n'ont pas combattu l'arme du négrier avec une autre arme. Ils ont attaqué la logique même du commerce.

Le commerce négrier reposait sur une chose précise : l'inspection. Avant l'achat, les corps étaient examinés comme on examine du bétail. Les dents, les muscles, les yeux, la peau. La valeur marchande dépendait de l'apparence physique parfaite. Un corps marqué, un corps abîmé, un corps « gâté » selon les critères de l'acheteur – ce corps perdait sa valeur. Et ce qui n'avait pas de valeur n'était pas embarqué.

C'est sur ce point précis que la stratégie ancestrale a frappé.

En généralisant les scarifications faciales, en les inscrivant dans le rite, dans la beauté, dans le passage à l'âge adulte, nos ancêtres ont rendu nos visages invendables. Ils ont fait de nos corps des objets

qui ne pouvaient plus entrer dans la marchandise. Pas par la fuite. Pas par les armes. Par la marque, et par la marque seule.

Et parce que la marque était inscrite dans le sacré, personne ne pouvait y échapper. Pas même un chef qui aurait été tenté de collaborer. Pas même un jeune qui aurait voulu rester « beau » selon des critères étrangers. La sacralisation a rendu la pratique universelle, et c'est ce qui a fait sa force.

VI. Ce que je dis à la diaspora

Aux enfants de ceux qui sont partis malgré nous, je veux dire ceci.

Nous n'avons pas baissé les bras. Nous ne vous avons pas oubliés. Nous n'avons pas négocié avec les négriers. Ce que vous avez perdu, ce qu'on vous a arraché, ne s'est pas fait dans notre indifférence. Nous avons résisté, comme nous pouvions, avec ce que nous avions.

Quand le fer ne pouvait répondre au fer, nous avons opposé la marque. Quand la force brute ne pouvait être affrontée frontalement, nous avons opposé la ruse, la patience, la sacralisation. Quand un million de bras n'auraient pas suffi à arrêter les navires, nos ancêtres ont trouvé un moyen de soustraire des millions de corps à la cargaison.

Beaucoup sont quand même partis. Beaucoup ont disparu dans l'Atlantique. Beaucoup ont vécu et sont morts dans les plantations sans jamais revoir leur terre. Cela, nous le savons, et nous le portons. Mais beaucoup d'autres sont restés ici grâce à cette stratégie, et de leurs descendants nous sommes nés.

Vous êtes nos frères. Vous êtes nos sœurs. Vous êtes la partie de nous qui n'a pas pu être protégée à temps. Et nous n'avons jamais cessé d'attendre votre retour.

VII. La parole est dite

Cette vérité, on peut l'accepter ou la contester. Peu m'importe. L'essentiel est qu'elle soit dite, qu'elle entre dans la conversation publique, qu'elle commence à exister là où elle n'existait pas.

Qu'elle honore la mémoire de ceux qui ont conçu cette stratégie au péril de leur vie. Qu'elle apaise les cœurs blessés de la diaspora. Qu'elle sèche les larmes de nos frères et sœurs d'outre-Atlantique. Qu'elle redonne à nos villages, à nos vieux, à nos rites, la dignité de leur véritable fonction historique.

Le temps des secrets imposés par la survie est terminé. Le temps de la parole est venu.

Amen Hotep – Amenhotep.

Après cette déclaration, l'histoire peut continuer.

VIII. Résistance non-violente

Je voudrais maintenant développer, pour ceux qui le souhaitent, le raisonnement qui m'a conduit à cette compréhension. Parce que ce que je viens d'annoncer mérite d'être démontré, pas seulement assé-né.

Reprenons depuis le début, mais cette fois en analyste.

Le commerce négrier était un commerce. C'est une évidence qu'on oublie souvent. Comme tout commerce, il reposait sur une logique économique précise : acheter au plus bas, revendre au plus haut, minimiser les pertes en transit. Les négriers européens et leurs intermédiaires africains ne capturaient pas n'importe qui. Ils sélectionnaient. Ils inspectaient. Ils refusaient ce qui ne correspondait pas aux critères de la demande américaine.

J'ai consulté plusieurs descriptions des inspections, dans les récits de marins, dans les comptes-rendus d'abolitionnistes, dans les archives commerciales. Le tableau est toujours le même. On regarde les dents – un esclave édenté ne se vend pas. On regarde les muscles – un esclave faible ne se vend pas. On regarde la peau – un esclave malade ou marqué ne se vend pas. On regarde les yeux – un esclave aveugle ne se vend pas. Tout défaut visible diminue la valeur, et au-delà d'un certain seuil, l'achat n'a plus lieu.

C'est cette logique-là, froide et mécanique, que nos ancêtres ont retournée.

Ils ne pouvaient pas empêcher les bateaux d'accoster. Ils ne pouvaient pas affronter les armes à feu en rase campagne. Mais ils pouvaient agir sur le seul levier qui leur restait : le critère de sélection. Si l'on rendait massivement nos corps « impropres » au marché, le marché ne nous achèterait plus.

C'est une forme de résistance que je n'hésite pas à appeler géniale, parce qu'elle remplit trois conditions rarement réunies. Elle ne coûte aucune vie sur le coup. Elle est invisible à l'ennemi en tant que stratégie – il croit voir une mode, un rite, une coutume. Et elle se transmet d'elle-même, génération après génération, sans qu'aucun chef d'état-major n'ait à donner l'ordre.

Une résistance non-violente, à l'échelle continentale, étalée sur plusieurs siècles. À ma connaissance, l'histoire de l'humanité n'a rien produit de comparable.

IX. Pourquoi ce ne sont pas des marqueurs ethniques

À ce stade, on me dira que la thèse classique tient bien : les scarifications, c'est ethnique. Chaque peuple avait ses motifs, chaque village ses dessins. C'est ce qu'on lit dans les livres d'anthropologie.

Je ne nie pas que des variations régionales existaient. Je dis qu'elles ne suffisent pas à expliquer le phénomène.

Posez-vous la question simplement. Si l'ethnie A est en conflit avec l'ethnie B, et que les guerriers de B peuvent te tuer en te reconnaissant à ta scarification, est-ce que tu vas vraiment porter cette scarification visible et indélébile sur ton visage toute ta vie ? Est-ce que tu vas l'imposer à tes enfants ? Est-ce que tout un peuple, intelligemment, va se condamner à être identifié à distance par ses pires ennemis ?

Aucun groupe humain ne fait ça. Aucun. Les peuples menacés cherchent au contraire l'invisibilité. Ils apprennent à parler la langue de l'autre, à porter ses habits, à se fondre. Une marque permanente sur le visage, c'est l'inverse de la survie inter-ethnique.

Sauf si la menace principale n'est plus inter-ethnique.

Sauf si le danger ne vient plus du voisin, mais d'ailleurs – d'un acheteur qui débarque par la mer, qui ne fait aucune différence

entre ethnies A et ethnies B, et qui rejette indistinctement tout ce qui est marqué.

Alors là, la scarification devient un investissement collectif. Les conflits inter-ethniques continuent, bien sûr – ils sont une donnée permanente des sociétés humaines –, mais ils passent au second plan dans le calcul des risques. La menace exogène prime sur la menace endogène. Et la marque, qui serait suicidaire en temps normal, devient une assurance-vie à l'échelle continentale.

C'est cette hiérarchisation des menaces, faite par nos ancêtres au moment du Grand Danger, qui explique l'apparente irrationalité des scarifications. Elles ne sont pas irrationnelles. Elles sont rationnelles à l'échelle d'un péril dont nous avons cessé de nous souvenir.

X. La preuve par la chronologie

L'argument que je viens de présenter, on peut le contester. C'est de bonne guerre. Mais il y a une chose qu'on peut difficilement contester, et c'est la chronologie.

Voici ce que les observations historiques permettent de dire, en simplifiant.

Avant le grand commerce triangulaire, les scarifications existent en Afrique, comme presque partout dans le monde, mais elles ne sont ni généralisées ni socialement obligatoires.

Pendant la traite – disons grossièrement du XVII^e au XIX^e siècle – les scarifications faciales deviennent massives. Elles sont valorisées culturellement. Elles deviennent un signe de beauté, de courage, de

passage à l'âge adulte. Elles sont imposées par les sociétés initiatiques.

Après l'abolition et la fin progressive de la prédation négrière — disons à partir du milieu du XIX^e siècle pour la traite atlantique, plus tard pour les traites internes —, les scarifications déclinent. Lentement. Mais clairement. Aujourd'hui, en 2026, elles ont presque entièrement disparu dans les générations jeunes.

Cette corrélation temporelle est troublante. Si les scarifications n'étaient que des marqueurs ethniques, pourquoi auraient-elles culminé exactement pendant la période où la pression marchande était maximale ? Et pourquoi auraient-elles disparu une fois la pression retirée ?

Une explication s'impose. Elle n'est pas la seule possible, mais c'est celle qui rend le mieux compte des faits. Les scarifications massives étaient une réponse à un contexte précis. Quand le contexte a changé, la pratique s'est éteinte. C'est le comportement d'un outil, pas d'un trait identitaire.

XI. Les mathématiques de la renaissance

Reprenons les chiffres, parce qu'ils racontent une histoire qu'on n'a pas assez entendue.

En 1900, la densité de population en Afrique est estimée à environ 3 habitants par kilomètre carré. C'est un chiffre qu'il faut laisser entrer dans la tête, parce qu'il n'est pas anodin. Pour comparaison, les régions les plus désertiques de la planète à la même époque tournaient autour de 5. Nous étions sous le seuil des déserts.

En 2024, la densité africaine se situe autour de 50 habitants par kilomètre carré.

En un peu plus d'un siècle, la population a été multipliée par quinze. C'est une trajectoire démographique sans équivalent sur la même période, à l'échelle d'un continent entier.

Comment lire ce chiffre ?

Beaucoup le lisent comme un problème : « explosion démographique africaine », « bombe à retardement », « surpopulation ». C'est la lecture des inquiets. Je propose une autre lecture.

Quand un patient sort d'un coma, on ne juge pas sa récupération en le comparant à un athlète olympique. On la juge par rapport à l'état où il était quand il a touché le fond. Et un patient qui passe de 3 à 50 en un siècle, ce n'est pas un patient surchargé. C'est un patient qui revient de la mort.

L'Afrique n'est pas un continent qui se développe mal. C'est un continent qui se reconstitue après avoir été vidé. Et ce qui devrait nous frapper, ce n'est pas la lenteur de la marche – c'est qu'elle ait été possible.

XII. La spiritualité comme technologie

J'arrive maintenant à un point qui me tient à cœur, et qui demande de la précision.

Tout ce que je viens de dire – la stratégie des scarifications, la résistance non-violente à l'échelle continentale, la transmission inter-générationnelle d'un dispositif de protection – repose sur une question : comment fait-on respecter une pratique douloureuse,

coûteuse, contraignante, à des millions de personnes dispersées sur un continent, pendant plusieurs siècles, sans aucune administration centrale ?

Aucune autorité politique n'aurait pu le faire. Aucun roi, aucun empire, aucune armée n'a la portée nécessaire pour une telle opération.

La réponse, c'est le sacré.

En inscrivant la scarification dans le rite, dans le passage initiatique, dans le mythe, dans la beauté, dans le sens religieux de la personne, nos ancêtres lui ont donné une force qu'aucun pouvoir profane n'aurait jamais pu mobiliser. Le sacré contraint sans obliger. Il rend l'évidence d'une pratique plus forte que n'importe quelle loi.

Et c'est là qu'il faut renverser le regard du visiteur étranger. Le colon voyait nos « superstitions », nos « fétiches », nos « rites barbares ». Il riait, il méprisait, il convertissait. Il ne voyait pas qu'il était en train de regarder le système de défense d'une civilisation. Il prenait la coque pour de la décoration et le mécanisme pour de l'absurde.

Nos pratiques spirituelles, vues sous cet angle, étaient – entre autres choses – des technologies de coordination collective. Des protocoles de transmission. Des dispositifs de protection sociale étalés sur des siècles. Le déguisement religieux les rendait inattaquables. On ne discute pas le sacré. On l'observe, ou on s'en éloigne en silence.

Je ne dis pas que la spiritualité africaine se réduit à cela. Je dis qu'elle remplissait, entre autres, cette fonction, et que cette fonction a sauvé un continent.

XIII. La bonne question

Revenons à notre point de départ.

La question initiale – « pourquoi l'Afrique n'est-elle pas plus développée si vos fétiches sont si puissants ? » – repose sur un présupposé que j'espère avoir ébranlé. Elle suppose que l'efficacité d'un système spirituel se mesure en kilomètres d'autoroute, en chiffres de PIB ou en parts de marché.

Mais si l'on accepte que la fonction première de notre spiritualité, pendant plusieurs siècles, a été de garantir la survie d'un peuple soumis à une tentative d'anéantissement, alors la mesure de son efficacité n'est pas le développement industriel.

C'est la survie.

Et la question juste, celle qu'un esprit honnête devrait poser, devient :

Comment l'Afrique a-t-elle réussi à survivre à quatre siècles de prédation organisée, à conserver ses langues, à maintenir ses cultures, à reconstituer sa démographie, et à entrer aujourd'hui dans une phase de croissance qui inquiète déjà ses anciens prédateurs ?

À cette question, la réponse partielle que j'apporte aujourd'hui – la stratégie sacrée des scarifications – est une pièce parmi d'autres. Il y en a beaucoup d'autres que je n'ai pas le droit de dire. Il y en a beaucoup d'autres que je ne connais pas. Mais celle-ci, je peux la dire, et je la dis.

XIV. Gratitude

Je termine par où il faut toujours terminer : la gratitude.

Ce que je viens de partager n'est pas un trophée. C'est un héritage. Je n'en suis pas l'inventeur. J'en suis, à ma place et avec mes limites, le transmetteur. Si ce texte trouve son chemin, ce ne sera pas mon mérite, mais celui de ceux qui ont conçu la stratégie il y a des siècles, dans des conditions que nous ne pouvons même pas nous représenter aujourd'hui.

Nos ancêtres ont accompli la mission essentielle : garantir qu'il y aurait une suite. Que la lignée continuerait. Que des hommes et des femmes naîtraient, parleraient nos langues, se souviendraient de leurs noms. Tout le reste, nous l'avons hérité d'eux.

Notre génération n'a pas à s'excuser d'un développement qui aurait pris du retard. Notre génération a un seul devoir : reconnaître ce qui nous a été légué, et poursuivre le travail avec les outils de notre époque. Là où ils ont utilisé la marque et le rite, nous utiliserons l'information, le droit, la technologie. Mais l'intelligence stratégique qui guidait leur main est la même qui doit guider la nôtre.

L'Afrique n'a pas à inventer un modèle qui ressemble à un autre. Elle a à inventer le sien, à partir de ce qu'elle est, de ce qu'elle a appris et de ce qu'elle veut devenir. Et cela commence par savoir d'où l'on vient.

Amen Hotep – Amenhotep.

– Chapitre II –

Le Diable a Toujours Notre Visage

*Tribune du Bwa Sacré sur la diabolisation des spiritualités
africaines dans nos propres cinémas*

Tribune solennelle du Vénérable

KING BAZURU

Président du Bwa Sacré

Abidjan, le 10 juin 2026

Publiée dans le sillage du manifeste

« Le Secret Révélé »

I. Ouverture

Allumez la télévision un soir, à Abidjan, à Lagos, à Accra ou à Cotonou. Choisissez un film local, n'importe lequel. Vous n'avez pas besoin de regarder jusqu'au bout : vous connaissez déjà le scénario.

Le féticheur sera un empoisonneur. Le maître spirituel du village sera un gourou assoiffé de sacrifices humains. La case sacrée sera l'antichambre du diable. Le village sera le lieu d'où vient le malheur – et la ville, l'église, le lieu où on le conjure. Au dernier acte, l'homme de Dieu venu d'ailleurs triomphera des ténèbres venues de chez nous.

J'ai regardé ces films pendant quarante ans. Films ivoiriens, films nigériens, films ghanéens, films béninois. Les langues changent, les acteurs changent, les budgets changent. La leçon, elle, ne change jamais : tout ce qui vient de nos traditions est maléfique, et tout ce qui vient des religions importées est lumière.

Ce n'est plus du cinéma. C'est un catéchisme en images, financé par nos propres économies, tourné par nos propres enfants, applaudi dans nos propres salons. Et il est temps de le nommer.

Amen Hotep – Amenhotep.

II. L'inventaire d'un mépris

Soyons précis, parce que la précision est la première politesse qu'on doit à un sujet grave.

L'industrie du film vidéo ouest-africain est née dans les années 1980 et 1990 – *Zinabu* au Ghana en 1985, *Living in Bondage* au Ni-

geria en 1992 sont généralement cités comme ses actes de naissance. Or ces films fondateurs reposent déjà, l'un et l'autre, sur la même matrice : un protagoniste pactise avec des forces occultes « traditionnelles », il en paie le prix terrible, et il est sauvé – ou condamné – à l'aune du christianisme. La matrice n'a jamais été abandonnée. Elle a été industrialisée.

Des chercheurs l'ont montré mieux que moi. L'anthropologue Birgit Meyer, qui a passé des années dans les studios d'Accra, a documenté comment la dramaturgie de ces films épouse la vision pentecôtiste du monde : les divinités de nos ancêtres y existent bel et bien à l'écran – mais uniquement comme démons, uniquement pour être vaincues au nom de Jésus dans la dernière bobine. L'historien du cinéma Jonathan Haynes a décrit la même mécanique dans les genres de Nollywood. Ce que ces travaux établissent, c'est que la caricature n'est pas un accident de parcours : elle est la grammaire même du genre.

Faites le compte vous-mêmes. Dans combien de films le prêtre traditionnel est-il un sage, un médecin, un juge de paix, un gardien de la mémoire – c'est-à-dire ce qu'il a été, pendant des siècles, dans la réalité de nos sociétés ? Et dans combien de films est-il un assassin en pagne, entouré de crânes et de fumée rouge ?

Le compte est vite fait. Et il accable.

III. L'expérience interdite

Posons maintenant la question que personne ne pose, parce qu'elle dérange tout le monde.

Et si nous avions fait l'inverse ?

Et si nos cinéastes avaient produit, pendant quarante ans, des milliers de films où chaque pasteur est un escroc qui vide les poches des veuves ? Où chaque marabout lance des djinns maléfiques contre des innocents ? Où chaque église de réveil est une machine à briser les familles, et chaque confrérie une entreprise de soumission ? Les faits divers, hélas, auraient fourni la matière sans peine : les pasteurs prédateurs et les marabouts charlatans ne manquent ni dans nos journaux ni dans nos tribunaux.

Combien de temps ces films auraient-ils tenu à l'écran ? Combien de jours avant que les commissions de censure, les associations religieuses, les ambassades et les ministères ne s'en mêlent ? Combien d'heures avant qu'on ne parle d'incitation à la haine, d'atteinte au sacré, de trouble à l'ordre public ?

Nous connaissons tous la réponse. Ces films n'existeraient pas. Ils n'auraient jamais reçu de visa d'exploitation. Et je veux être parfaitement clair : c'est très bien ainsi. Le respect des croyances est un principe sain, et je ne souhaite à aucune religion d'être traitée à l'écran comme la nôtre l'est depuis quarante ans.

Mais alors, qu'on m'explique. Pourquoi ce principe protecteur s'arrête-t-il exactement à la porte de nos traditions ? Pourquoi la spiritualité de nos pères est-elle la seule qu'on peut salir impunément, caricaturer sans procès, condamner sans avocat – et cela dans nos propres pays, avec nos propres impôts, sous le regard de nos propres autorités ?

IV. Le précédent *Ceddo*

On me dira que j'exagère, que les commissions de censure ne font pas de différence entre les croyances. L'histoire de notre cinéma dit le contraire, et elle le dit avec une précision cruelle.

En 1977, Ousmane Sembène – le père fondateur du cinéma africain – réalise *Ceddo*. Le film raconte la résistance des gens du commun, les ceddo, qui refusent de renoncer à la spiritualité de leurs ancêtres face à l'islamisation et à la christianisation forcées, sur fond de traite négrière. C'est une œuvre majeure, projetée dans le monde entier. Dans son propre pays, le film fut interdit pendant des années – la censure ne fut levée qu'en 1984. Le motif officiel restera dans les annales : une querelle d'orthographe sur le titre, « ceddo » devant, selon les autorités, s'écrire avec un seul « d ». Personne, alors comme aujourd'hui, n'a été dupe de la véritable raison : le film osait interroger l'implantation des religions importées.

Retenez bien l'équation, car elle résume tout. **Un seul film, en cinquante ans, a regardé les religions venues d'ailleurs avec un œil critique : il a été interdit. Des milliers de films ont présenté nos ancêtres comme des suppôts du diable : ils ont tous reçu leur visa.**

Voilà l'asymétrie. Elle n'est pas une impression. Elle est un fait administratif.

V. Le silence de nos États

Nos États ne sont pas spectateurs de ce phénomène. Ils en sont les garants involontaires – ou consentants.

Chacun de nos pays dispose d'une commission de classification ou de censure cinématographique. Ces commissions travaillent : elles coupent une scène jugée indécente, elles interdisent un film aux mineurs, elles veillent – à juste titre – à ce qu'aucune communauté religieuse ne soit offensée. Aucune, sauf une. Des décennies d'humiliation organisée de notre propre héritage spirituel passent devant elles sans soulever la moindre réserve, comme si diffamer les ancêtres était un genre cinématographique comme un autre.

Alors je pose la question aux États, solennellement : quel est l'objectif ? Quel intérêt national sert un peuple qui finance lui-même, applaudit lui-même, exporte lui-même le mépris de ses propres origines ? Quelle nation au monde laisse son industrie culturelle enseigner à ses enfants que leurs arrière-grands-parents étaient des démons ?

Dans « Le Secret Révélé », j'ai montré que nos pratiques spirituelles furent, pendant les siècles du Grand Danger, le système de défense d'une civilisation – la technologie de coordination collective qui a permis à ce continent de survivre à la plus grande prédation de l'histoire humaine. Ce que le colon n'a pas compris, il l'a méprisé. Ce qu'il a méprisé, il l'a appelé « fétiche ». Et ce qu'il a appelé fétiche, nos cinéastes l'appellent aujourd'hui démon – en reprenant son regard, ses mots et son mépris, avec quarante ans de retard et nos propres caméras.

Le travail de dénigrement commencé par d'autres est aujourd'hui achevé par nous-mêmes, en couleurs, en haute définition, et avec générique de fin.

VI. Ce que l'écran fabrique dans nos enfants

Qu'on ne vienne pas me dire que ce ne sont que des films.

Un enfant qui grandit en voyant, semaine après semaine, le costume de son grand-père associé au meurtre, la langue de son village associée aux malédictions, les autels de ses ancêtres associés au sang – cet enfant n'a pas besoin qu'on lui fasse un discours contre ses origines. Le discours est déjà fait. Il est dans ses yeux, à la place des contes qu'on ne lui raconte plus.

Cet enfant apprend trois choses, sans qu'aucun maître n'ait eu à les lui enseigner. Que le mal a le visage de ses ancêtres. Que le salut porte un costume venu d'ailleurs. Et qu'entre les deux, il devra choisir – c'est-à-dire se renier ou se damner.

Un peuple qui apprend à ses enfants que ses propres ancêtres étaient des démons est un peuple qui se condamne à mendier son identité ailleurs. Et l'on s'étonnera ensuite que notre jeunesse rêve de partir, qu'elle ne respecte plus les anciens, qu'elle confonde modernité et reniement. On récolte à l'adolescence ce qu'on a projeté dans l'enfance.

Amen Hotep – Amenhotep.

VII. Ce que nous ne demandons pas

Avant de formuler nos demandes, je veux écarter deux procès d'intention.

Nous ne demandons pas la censure. Le Bwa Sacré n'a aucun goût pour les interdictions, et l'affaire *Ceddo* montre assez ce que valent

les ciseaux d'État. Le cinéma a le droit de montrer le mal partout où il se trouve – y compris chez nous. Toute institution humaine compte ses brebis galeuses : il existe de faux féticheurs comme il existe de faux pasteurs et de faux marabouts, et un film qui dénonce un charlatan précis ne nous offense pas. Il nous venge.

Nous ne demandons pas non plus un cinéma de propagande inverse, où la tradition serait toujours bonne et le reste toujours mauvais. Nos traditions n'ont pas besoin d'être idéalisées. Elles ont besoin d'être regardées – avec la même complexité, la même humanité et la même présomption de dignité que n'importe quelle autre spiritualité du monde.

Ce que nous dénonçons, c'est l'asymétrie. C'est le traitement à sens unique. C'est qu'une seule famille spirituelle serve de méchant universel à toute une industrie, pendant que les autres bénéficient d'une immunité de fait.

VIII. Ce que nous demandons

Aux cinéastes africains, nous demandons de retrouver leur dignité créative. Le féticheur empoisonneur est le cliché le plus usé de toute votre filmographie ; il ne demande ni courage ni talent. Le courage, c'était *Ceddo*. Le talent, c'est d'écrire un personnage de prêtre traditionnel aussi complexe, aussi humain, aussi vrai que vos pasteurs et vos imams. Vos ancêtres vous ont légué mille ans de récits, de figures, d'épopées et de sagesses : il est temps d'aller y puiser autre chose que des accessoires d'épouvante.

Aux États et aux commissions de classification, nous demandons une seule chose : la symétrie. Appliquez aux spiritualités africaines

exactement la règle que vous appliquez aux autres confessions – ni plus, ni moins. Si l’incitation au mépris d’une religion justifie vos réserves, alors qu’elle les justifie pour toutes. Une règle, pour tous. C’est la définition même de la justice.

Aux chercheurs, aux historiens, aux critiques de cinéma, nous demandons de poursuivre et d’amplifier le travail d’inventaire. Comptez les rôles, comparez les traitements, publiez les chiffres. Ce phénomène prospère dans la pénombre de l’évidence ; la lumière des données le fera reculer.

Et à chaque spectateur, nous demandons un geste minuscule et immense : la prochaine fois qu’un « film de féticheur » commence, posez-vous une seule question. Qui profite de ce que je pense du mal de mes propres ancêtres ?

IX. La guitare électrique et l’esprit du temps

Il fut un temps où l’on n’accordait à l’artiste africain que la moitié de lui-même. Lorsque Youssou N’Dour, Manu Dibango et tant d’autres traversaient les frontières pour se produire à l’étranger, une attente tacite les précédait : qu’ils restent authentiques. Et par authentique, on entendait acoustique. Le tam-tam, oui ; la kora, le balafon, le saxophone même, à la rigueur. Mais l’instrument électrique, lui, semblait réservé à d’autres. Comme si le branchement d’une guitare sur un amplificateur était une trahison, comme si la modernité technique appartenait en propre à l’Occident et que l’Afrique, pour mériter qu’on l’écoute, devait demeurer dans une pureté supposée – c’est-à-dire dans le passé.

Cette assignation n'était pas innocente. Elle disait, sous couvert d'admiration, une condescendance profonde : l'Afrique pouvait être belle, vibrante, émouvante, à condition de rester archaïque. On lui concédait l'âme et on lui refusait la machine. On célébrait son génie rythmique pour mieux lui interdire le présent.

C'est un géant venu de Kinshasa qui apporta le démenti le plus éclatant. Pépé Kallé – l'Éléphant d'Afrique, deux mètres dix et cent cinquante kilos de présence – ne demanda à personne la permission de brancher sa musique sur le siècle. Sa rumba congolaise, portée par ces fameuses guitares électriques tournoyantes qui sont devenues la signature de tout un genre, il l'emmena là où nul ne l'attendait : jusqu'au Japon. Au pays le plus technologiquement avancé de la planète, cet homme immense fit résonner une musique enracinée dans sa terre, jouée sur des instruments électriques, et le public répondit. Personne, ce jour-là, ne lui demanda de débrancher quoi que ce soit. La preuve était faite, et faite par l'un des premiers : la musique africaine pouvait être pleinement moderne sans cesser un instant d'être africaine.

On n'a même pas besoin d'aller jusqu'au Japon pour le comprendre : il suffit d'ouvrir nos cuisines. L'huile rouge tirée du palmier a nourri nos pères pendant des siècles, et beaucoup, aujourd'hui, lui préfèrent l'huile raffinée – la Dinor de nos étagères –, plus claire et plus légère. Nul n'y voit une trahison de nos tables : on peut chérir la cuisine de ses ancêtres et en choisir la version raffinée sans cesser un instant d'être de chez nous. Aimer le moderne n'est pas renier l'origine ; c'est seulement raffiner ce qui méritait de l'être.

Ce qui fut vrai pour la musique et pour l'huile de nos cuisines l'est tout autant pour ce qui nous occupe ici. Car aujourd'hui encore, dès

que nous parlons de la tradition africaine, le même réflexe se déclenche. On nous oppose aussitôt l'archaïsme, le folklore, le musée. Comme si la tradition africaine était condamnée à n'être qu'un vestige, incapable de penser le présent, et moins encore de bâtir l'avenir. On veut bien d'elle comme curiosité ; on la refuse comme méthode.

Nous récusons cette assignation avec la même tranquillité que l'Éléphant d'Afrique branchant sa guitare devant le Soleil Levant. La tradition dont nous parlons n'est pas une relique : c'est un algorithme, une manière éprouvée de résoudre les problèmes des hommes, transmise sur des millénaires et parfaitement apte à se brancher sur le courant de notre temps – sur le numérique, sur l'intelligence artificielle, sur les questions les plus neuves que pose l'âge qui s'ouvre. De même que la musique s'est libérée du faux dilemme entre l'authentique et le moderne, nous entendons parler de tradition africaine sans qu'on nous renvoie aux choses mortes. Non pas archaïque : résolument moderne, et tournée vers le futur.

X. Ce qui se retient et se transmet

Nos ancêtres ont survécu à la traite, aux famines coloniales et aux guerres punitives. Ils ont protégé leurs enfants avec les moyens du bord, jusqu'à inscrire la résistance dans leur propre chair. Ils méritaient des statues. Nous leur avons donné des rôles de démons.

Cette tribune n'est pas un appel à la haine de qui que ce soit. Chrétiens, musulmans et gardiens des traditions vivent côte à côte dans nos familles mêmes – souvent sous le même toit, souvent dans le même cœur. C'est précisément pour cela que l'écran doit cesser de

désigner l'un des trois comme le mal incarné : on ne bâtit pas la concorde d'une maison en diabolisant l'un de ses piliers.

Que cette parole entre dans la conversation publique, qu'elle trouble le confort des habitudes, qu'elle inspire un scénariste, un ministre, un père de famille devant sa télévision. L'heure n'est plus au silence.

Le respect ne se mendie pas. Il s'exige.

Amen Hotep – Amenhotep.



– Chapitre III –

Le Prix du Silence

*Manifeste du Bwa Sacré sur la nécessité du secret dans
la stratégie des scarifications – et ce que l'histoire
du Bitcoin vient confirmer*

Déclaration solennelle du Vénérable

KING BAZURU

Président du Bwa Sacré

Abidjan, le 10 juin 2026

Suite et complément à « Le Secret Révélé »

I. Le reproche

Les enfants de ceux qu'on a déportés portent une douleur que je respecte, et qui prend souvent cette forme : « Vous nous avez laissés partir. Vous saviez résister, et vous ne nous avez rien dit. Si vous aviez parlé, peut-être que moins des nôtres auraient traversé l'océan. »

Je comprends ce reproche. Je l'ai longtemps porté moi-même, retourné dans tous les sens. Et j'ai fini par voir qu'il repose sur une croyance : celle qu'une stratégie de protection serait d'autant plus forte qu'elle serait déclarée. Que prévenir, c'est protéger. Que parler, c'est aider.

C'est l'inverse qui est vrai. Et pour le démontrer, je n'ai pas besoin de remonter à nos ancêtres. Il me suffit de regarder ce qui s'est passé, sous nos yeux, avec la chose la plus moderne qui soit.

II. Le dilemme du gardien

Nos ancêtres se sont tenus devant un choix que j'appelle le dilemme du gardien. Deux portes, et deux seulement.

Première porte : parler. Annoncer, à l'intérieur comme au-dehors, que la marque sur le visage servait à rendre les corps invendables, à briser le marché de la chair. Garder, ce faisant, les mains propres et l'image intacte : celle d'un peuple qui prévient, qui explique, qui ne laisse personne dans l'ignorance.

Seconde porte : se taire. Inscrire la marque dans le rite, dans la beauté, dans le passage à l'âge adulte, et ne jamais en révéler la

fonction – au risque de paraître, aux yeux des générations futures, un peuple passif, qui n'aurait rien fait, rien dit, rien tenté.

La première porte préservait l'innocence. La seconde préservait le peuple. On ne pouvait pas franchir les deux.

Nos ancêtres ont choisi le peuple. Ils ont accepté de paraître coupables pour que nous, leurs descendants, ayons la vie sauve. Ils ont préféré être un jour accusés d'avoir abandonné, plutôt que d'avoir réellement échoué à protéger. C'est un choix d'une grandeur que je mesure encore mal.

III. Pourquoi parler aurait tout détruit

Que serait-il arrivé si la première porte avait été franchie ?

Le négrier achetait des corps sur un seul critère : l'apparence vendable. La marque trompait ce critère parce qu'elle se présentait comme une coutume, une mode, une affaire intérieure et religieuse. L'acheteur écartait le corps marqué en croyant simplement écarter un défaut. Il ne voyait pas une stratégie. Il voyait du folklore.

Le jour où la fonction réelle de la marque aurait été déclarée, tout s'effondrait. Le négrier, sachant que la balafre était une ruse délibérée pour le priver de sa marchandise, n'aurait plus écarté les corps marqués : il aurait exigé des corps non marqués, par la force, par la prime, par le châtement. Il aurait interdit le rite, puni les sociétés initiatiques, retourné des chefs. La marque déclarée serait devenue une cible, là où la marque tue serait restée une protection.

Une stratégie de dissimulation perd toute sa valeur à l'instant exact où elle est nommée. Ce n'est pas une opinion. C'est une loi. Et cette

loi, le monde vient d'en faire une nouvelle démonstration, à ciel ouvert.

IV. La preuve par le Bitcoin

En 2008, un inconnu sous le nom de Satoshi Nakamoto publie un texte de neuf pages. Il y présente une monnaie sans banque, sans État, sans tiers de confiance. Et il commet – du point de vue de la stratégie – une seule erreur, mais elle est fatale : il déclare son intention. Le projet est ouvertement dirigé contre le pouvoir des banques et de la monnaie d'État. Dans le tout premier bloc, il inscrit en clair le titre d'un journal sur le sauvetage des banques. L'arme est posée sur la table, et son but est annoncé à voix haute.

Le système visé a entendu. Sa riposte s'est faite en trois frappes, et il faut les nommer, car ce sont les mêmes que celles qu'un négrier averti aurait portées contre une marque déclarée.

La première frappe fut le mépris. On a ri. On a traité les premiers croyants de naïfs, d'illuminés, d'escrocs. C'est la phase où l'on ne combat pas encore, parce qu'on ne croit pas que la chose puisse marcher.

La deuxième frappe est venue quand la chose a marché. Là, le mépris a cédé la place à l'attaque réglementaire. On a imposé le KYC – l'identification obligatoire de chaque utilisateur – qui retire à la monnaie sa qualité première, l'anonymat. On a dissous, poursuivi, parfois emprisonné les acteurs du décentralisé et les bâtisseurs du système. On a coupé les racines.

La troisième frappe fut la plus subtile, et la plus mortelle. On n'a pas tué le Bitcoin. On l'a avalé. Par les ETF, les institutions financières

mêmes que le Bitcoin voulait rendre inutiles en sont devenues les gardiennes. Aujourd'hui, des géants de la finance détiennent les clés pour le compte de millions de gens qui ne touchent jamais une seule pièce. La monnaie conçue pour échapper aux banques est désormais vendue par les banques, sur leurs marchés, à leurs conditions.

Regardons le résultat sans nous mentir. Le prix, lui, est vivant : le Bitcoin pèse encore plus de mille milliards de dollars. Mais la révolution est morte. Le projet de soustraire l'argent au contrôle central a été non pas brisé, mais domestiqué. Le corps respire ; l'âme est partie. Et tout cela parce que, dès le premier jour, l'intention avait été déclarée.

V. Ce que le secret aurait offert au Bitcoin

J'ose une hypothèse, et je l'assume. Si le projet du Bitcoin avait avancé masqué — s'il s'était présenté non comme une arme contre les banques, mais comme un jeu, un objet de collection, une curiosité technique sans portée —, le système ne l'aurait pas combattu à temps. Le temps qu'il comprenne ce qu'il avait sous les yeux, la chose aurait été trop répandue, trop enracinée, trop normale pour être reprise.

C'est précisément ce qu'ont fait nos ancêtres avec la marque. Ils ne l'ont pas présentée comme une arme. Ils l'ont présentée comme une beauté. Et c'est sous le manteau de la beauté que l'arme a fait son œuvre, des siècles durant, sans jamais être désarmée.

Le sacré fut leur chiffrement. Le rite fut leur protocole. Le secret fut leur sécurité. Ce que les bâtisseurs du Bitcoin ont cherché dans la

cryptographie, nos ancêtres l'avaient trouvé dans l'initiation : un moyen de rendre une pratique à la fois universelle et inattaquable.

VI. Le choix assumé

Je reviens au dilemme du gardien, car tout est là.

Nos ancêtres ont compris, sans avoir lu un seul livre blanc, ce que le monde redécouvre aujourd'hui dans la douleur : qu'une stratégie de salut annoncée est une stratégie morte. Ils ont compris que pour sauver le peuple, il fallait accepter de ne pas sauver l'image du peuple. Que pour que des enfants naissent, il faudrait peut-être un jour subir le reproche de ces enfants.

Ils ont choisi l'efficacité, et ils en ont payé le prix : la culpabilité. Pas une culpabilité réelle – une culpabilité apparente, celle de paraître être restés muets pendant le malheur. S'ils avaient voulu se laver de ce soupçon, s'ils avaient parlé pour avoir l'air d'agir, ils auraient désarmé la seule défense qui leur restait, et le génocide aurait été complet. Il n'y aurait eu personne, ni ici ni de l'autre côté de l'eau, pour leur reprocher quoi que ce soit.

Voilà la vérité que je veux graver. La culpabilité que nous leur prêtons est la signature de leur réussite. Ils ont accepté de passer pour ceux qui n'ont rien fait, afin qu'il y ait des vivants pour le penser.

VII. À la diaspora, de nouveau

Alors j'adresse ceci aux enfants de ceux qui sont partis.

Quand vous dites « vous auriez dû parler », entendez ce que cette phrase prouve. Elle prouve que vous êtes là pour la dire. Elle prouve que la lignée a continué, des deux côtés de l'océan, et qu'il existe aujourd'hui des hommes et des femmes pour interroger leurs ancêtres. Ce reproche est lui-même un monument à la victoire de la stratégie.

Si nos ancêtres avaient parlé pour apaiser, ils n'auraient apaisé personne – ils auraient seulement levé le voile, et le marché aurait repris ce qu'il croyait avoir perdu. Le silence n'était pas de l'indifférence à votre sort. Le silence était le sort lui-même, retourné en votre faveur.

Nous ne vous avons pas oubliés en nous taisant. Nous vous avons gardés vivants en nous taisant.

VIII. Ce qui se retient et se transmet

Le secret n'était pas l'ombre de la stratégie. Il en était la lumière cachée. La marque sans le sacré n'aurait été qu'une cicatrice ; le sacré sans le secret n'aurait été qu'une déclaration ; et la déclaration aurait tout perdu.

Le monde moderne, avec le Bitcoin, vient de réapprendre à ses dépens ce que nos vieux savaient sans l'écrire : on ne gagne pas une guerre asymétrique en annonçant son plan de bataille. On la gagne dans le silence, sous le manteau de l'ordinaire, en laissant l'adversaire croire qu'il regarde une coutume quand il regarde une armée.

Nos ancêtres ont choisi le peuple contre leur propre image. Qu'on leur rende, aujourd'hui, l'image qu'ils ont sacrifiée.

Amen Hotep – Amenhotep.



– Chapitre IV –

L'Ère du Verseau

*Écrit du Bwa Sacré sur l'ère nouvelle : l'intelligence
artificielle, le travailleur et la sagesse des Ancêtres*

Écrit solennel du Vénérable

KING BAZURU

Président du Bwa Sacré

Abidjan, le 11 juin 2026

Publié dans le sillage du manifeste

« Le Secret Révélé »

I. Ouverture

On parle beaucoup, de nos jours, de l'ère du Verseau. On en parle dans les chansons, dans les livres, dans les conversations. Le mot circule, séduit, inquiète – mais quand on demande de quoi il s'agit exactement, les réponses se font rares. Beaucoup l'emploient, presque personne ne l'explique.

Ce chapitre est consacré à l'expliquer, puis à en tirer les conséquences. Et pour que le lecteur sache où je le conduis, je lui donne la carte avant le voyage. Voici la route, en quatre étapes :

L'ère du Verseau a commencé. Maintenant que cette ère est ouverte, nous ferons face à la disparition du travail – et ce sera l'ère du travailleur. L'informatique et l'intelligence artificielle domineront. Et, contrairement à ce que l'on croit, les Ancêtres seront plus que jamais présents – non pour être archaïques, mais pour aller de l'avant.

Quatre affirmations. Chacune aura son chapitre, ses preuves et ses témoins. Prenons donc le temps de bâtir, pièce par pièce – on ne fonde rien de solide sur des mots qu'on ne comprend pas.

Amen Hotep – Amenhotep.

II. Qu'est-ce qu'une ère ?

Commençons par le ciel, puisque c'est de lui que vient le mot.

La Terre tourne sur elle-même comme une toupie. Et comme toute toupie, son axe ne reste pas parfaitement immobile : il décrit, très lentement, un grand cercle dans le ciel. Les astronomes appellent ce

mouvement la précession des équinoxes ; les Anciens l'appelaient la Grande Année. Un tour complet dure environ vingt-six mille ans – les calculs traditionnels retiennent le chiffre de 25 920 ans. C'est un mouvement si lent qu'aucune vie humaine ne peut le percevoir – il faut des générations d'observateurs patients, notant la position des étoiles siècle après siècle, pour le déceler. Les prêtres-astronomes de l'Égypte ancienne scrutaient déjà ce ciel ; le Grec Hipparque, au deuxième siècle avant notre ère, mit des chiffres sur le phénomène.

Voici la conséquence qui nous intéresse. À cause de ce lent balancement, le point où le soleil se lève à l'équinoxe de printemps recule, siècle après siècle, à travers les douze constellations du zodiaque. Le ciel se divise donc comme une année géante se divise en mois. Posons l'équation, car elle est simple et tout le monde peut la vérifier :

Grande Année ÷ 12 constellations = durée d'une ère

25 920 ans ÷ 12 = 2 160 ans

soit, en arrondissant, environ 2 000 ans : deux millénaires

Voilà ce qu'est une ère : le séjour du point de printemps dans une constellation, pendant environ deux mille ans. Douze ères, comme douze mois d'une année géante, composent la Grande Année de l'humanité.

Une ère n'est donc ni une croyance ni une opinion : c'est une horloge. La plus grande horloge que l'homme connaisse, et la plus impartiale – car nul empire, nulle religion, nul gouvernement n'a jamais pu avancer ou retarder ses aiguilles.

III. Les ères qui nous ont précédés

Et chaque ère colore les civilisations qui naissent en elle. Voyez vous-mêmes comme les symboles suivent le ciel.

Pendant l'ère du Taureau, il y a quatre à six mille ans, les peuples adoraient le taureau – le bœuf Apis en Égypte, les taureaux sacrés de la Crète et de l'Indus. Vint l'ère du Bélier, il y a deux à quatre mille ans : Amon, le grand dieu d'Égypte, prit une tête de bélier, et les autels du monde se couvrirent de béliers sacrifiés. Puis s'ouvrit l'ère du Poisson, celle qui s'achève sous nos yeux : son symbole fut le poisson des premiers chrétiens, dessiné sur les murs des catacombes – l'ère des religions du livre, qui ont couvert la planète.

Une ère ne commence pas un matin à huit heures ; elle se lève lentement, comme le jour. Mais le calcul est sans appel : après deux millénaires de Poisson, le point de printemps entre dans le Verseau. Cette ère qui s'ouvre, c'est la nôtre – et nos enfants, et les enfants de leurs enfants, y vivront tout entiers.

La première affirmation est ainsi établie : l'ère du Verseau a commencé. Voyons maintenant, dans l'ordre, ce qu'elle apporte.

IV. La disparition du travail

La première chose que cette ère emporte, il faut avoir le courage de la nommer : c'est le travail.

L'intelligence artificielle ne va pas seulement transformer le travail, comme on transforme une recette en changeant un ingrédient. Elle va l'attaquer dans sa substance. Elle apprend ce que nous savons faire, puis elle le fait – plus vite, moins cher, sans fatigue et sans

congés. Ce qui demandait dix ans d'études se reproduit en dix secondes de calcul. Ce qui faisait la fierté d'un métier devient une fonction dans un logiciel.

Et qu'on ne croie pas que ce sont les prophètes de malheur qui le disent. Ce sont les bâtisseurs de cette technologie eux-mêmes – ceux-là mêmes qui la fabriquent et qui la vendent. Écoutez-les. Geoffrey Hinton, le pionnier des réseaux de neurones, couronné du prix Nobel de physique en 2024, a quitté son poste chez Google en 2023 précisément pour pouvoir avertir librement le monde des bouleversements qui viennent, y compris sur l'emploi. Dario Amodei, qui dirige Anthropic, l'un des premiers laboratoires d'intelligence artificielle du monde, a déclaré publiquement en 2025 que l'IA pourrait supprimer la moitié des emplois de bureau débutants en l'espace de cinq ans, et porter le chômage à des niveaux de dix à vingt pour cent ; il a précisé depuis que cette technologie n'attaque pas un secteur à la fois, mais agit comme un substitut général au travail humain. Elon Musk, devant les chefs d'État réunis au sommet de Bletchley Park en 2023, a annoncé qu'un point viendra où plus aucun emploi ne sera nécessaire. Quand les constructeurs d'une machine décrivent eux-mêmes ce que leur machine va faire, la sagesse commande de les écouter.

Je joins ma voix d'ingénieur à la leur, car c'est mon métier de le voir : je construis ces systèmes. Le travail devient volatil. Un métier appris en cinq ans peut devenir obsolète en cinq mois. Les emplois s'évaporent, se recomposent, se fragmentent. Le contrat stable, le poste à vie, la carrière linéaire – tout cela appartenait à l'ère qui se ferme, et la porte se referme sous nos yeux.

Il ne sert à rien de le pleurer, et il est vain de le nier. La question n'est pas de sauver le travail d'hier. Elle est de savoir qui nous sauverons, nous : et c'est l'objet du chapitre qui suit.

V. L'ère du travailleur

Car voici la deuxième affirmation, et elle est le cœur de cet écrit : l'ère qui emporte le travail est l'ère qui révèle le travailleur. Le Verseau est l'ère du travailleur.

Regardez ce que l'ère finissante avait fait de nous. Le salariat avait transformé le travail en identité. On ne demande plus « qui es-tu ? » mais « que fais-tu ? ». On ne présente plus un homme, on présente sa fonction. La retraite est vécue comme une petite mort, le chômage comme une honte, et le burn-out comme un sacrifice presque honorable. Nous avons même donné au travail son jour férié – le 1^{er} mai, les nations s'arrêtent, les cortèges défilent, les discours s'enchaînent pour honorer le Travail. Cherchez maintenant le jour du Travailleur : il n'existe pas. Nous célébrons l'outil et nous oublions la main. Nous avons sacralisé le moyen jusqu'à perdre de vue la fin.

Or l'homme ne naît pas pour travailler. Il travaille pour vivre, pour nourrir les siens, pour transmettre, pour laisser le monde un peu plus habitable qu'il ne l'a trouvé. Le travail est un moyen – un moyen noble, un moyen digne, mais un moyen. Le travail n'est pas une fin. L'essentiel, c'est le travailleur. Quand le travail se dérobe, qui tombe ? Celui qui n'était que son travail. Mais celui qui sait qu'il est un travailleur – un être qui précède son emploi et qui lui survivra – celui-là plie, s'adapte et continue.

Je ne parle pas de ce sujet depuis un bureau d'études. J'en parle depuis ma propre vie. Pendant vingt-cinq ans, j'ai enseigné à l'université comme vacataire. Payé à l'heure. Sans poste, sans titularisation, sans la sécurité dont rêvent ceux qui mesurent une vie à la solidité de son contrat. J'ai formé des générations d'ingénieurs, contribué à bâtir des filières entières – et chaque année, administrativement, je n'existais qu'à peine. Par conviction, je n'ai jamais été salarié de ma vie. Pas par défaut : par choix.

C'est cette vie qui m'a enseigné ce que le Verseau confirme aujourd'hui. Le vacataire est le travail mis à nu. Quand on retire au travail ses décors – le statut, le titre, la sécurité, la carrière – que reste-t-il ? Il reste un être humain qui sait faire quelque chose, et qui le fait. Le monde de l'ère finissante a toujours regardé le vacataire avec une pointe de pitié, comme un travailleur incomplet. Le monde se trompait de sens. Le vacataire n'est pas un travailleur amoindri. C'est un travailleur révélé – et c'est l'homme de l'ère qui commence.

Et voici ce que je déclare aux vacataires de tous les pays – aux enseignants payés à l'heure, aux soignants sous contrat, aux livreurs, aux pigistes, aux journaliers, aux indépendants de toutes les professions : **vous n'êtes pas des travailleurs précaires. Vous êtes des travailleurs précédés.** Vous êtes les fils aînés de l'ère du Verseau : vous êtes arrivés en avance dans le monde où tous les autres vont entrer.

VI. L'informatique et l'intelligence artificielle domineront

Troisième affirmation. Chaque ère a sa langue : l'ère du Bélier parlait la langue des autels, l'ère du Poisson parlait la langue des livres. L'ère du Verseau parlera la langue des machines – l'informatique et l'intelligence artificielle domineront, et toute chose passera par elles.

Le signe l'annonçait. Le Verseau, dans toutes les traditions, est le porteur d'eau – celui qui ne garde pas la source pour lui, mais la verse pour tous. Regardez notre époque et dites-moi si le signe ne s'accomplit pas. La connaissance, jadis enfermée dans les temples, les bibliothèques et les diplômes, se déverse aujourd'hui sur l'humanité entière. L'informatique en a creusé le lit : des réseaux qui relient chaque village au reste du monde, des machines qui tiennent dans la main et contiennent plus de livres que toutes les bibliothèques d'Alexandrie. Et voici l'intelligence artificielle, qui achève le mouvement : le savoir de l'humanité, rendu disponible à quiconque sait demander – dans sa langue, à son heure, à son niveau. L'eau coule. C'est l'ère du Verseau dans sa lettre même : l'eau de la connaissance versée pour tous.

Qu'on mesure ce que cela signifie pour nos peuples. Pendant l'ère qui s'achève, le savoir était une forteresse : il fallait naître du bon côté, dans le bon pays, dans la bonne famille, pour y entrer. Dans l'ère qui s'ouvre, le savoir est une pluie : il tombe sur tous les toits. L'enfant d'un village de chez nous peut désormais apprendre ce qu'apprend l'enfant des capitales. Jamais, dans toute l'histoire humaine, pareille chose n'avait été possible.

Mais si tout passe par l'informatique, alors une question devient vitale : à qui appartiennent les systèmes ? Regardez ceux d'aujourd'hui – ils sont les enfants de l'ère finissante. Tous les logiciels de l'entreprise sont construits au profit de la société : ils comptent des postes, des coûts, des effectifs, des heures, des rendements. Le travailleur n'y figure que comme une ressource – on dit d'ailleurs « ressources humaines », comme on dit ressources minières. Quand l'emploi disparaît, la ligne est supprimée, et avec elle l'historique, les compétences, la trace. L'homme entre dans le système par son contrat et en sort par sa radiation.

Nous avons décidé de construire l'inverse – l'informatique de l'ère du Verseau. Dans nos systèmes, l'objet racine n'est pas l'emploi. C'est le travailleur. Il existe avant son premier contrat et il demeure après le dernier. Ses compétences, son parcours, sa dignité numérique lui appartiennent – à lui, et non à l'employeur de passage. C'est le sens du nom que nous avons déposé auprès de l'IANA, l'autorité mondiale des identifiants de l'Internet : TRAVAILLEUR-0. Zéro, parce que c'est l'origine. Zéro, parce que tout part de lui. De même que la terre précède les titres qu'on inscrit sur elle, le travailleur précède les emplois qu'on lui confie.

Que les sociétés aient leurs logiciels, c'est bien – elles en ont depuis cinquante ans. Mais que le travailleur ait enfin le sien : voilà l'œuvre que l'ère nouvelle attend, et c'est la nôtre.

VII. Les Ancêtres, plus que jamais présents

Quatrième affirmation – et c'est ici que beaucoup seront surpris. On croit que l'ère des machines éloignera les Ancêtres, qu'elle

achèvera de les reléguer au musée. C'est exactement l'inverse qui va se produire : dans l'ère du Verseau, les Ancêtres seront plus que jamais présents.

Qu'on ne se méprenne pas sur le sens de cette présence. Nous ne nous référons pas à la sagesse des Ancêtres pour être archaïques. Nous nous y référons pour être pleinement dans l'informatique, le regard tourné vers le futur.

Car que nous ont légué les Ancêtres ? Dans « Le Secret Révélé », j'ai montré que leurs pratiques spirituelles furent les technologies de coordination d'une civilisation – des dispositifs de protection collective qui ont permis à ce continent de survivre à la plus grande prédation de l'histoire. Leur génie ne fut pas de refuser leur époque : il fut de traverser leur époque sans jamais confondre l'outil et l'homme, le moyen et la fin, la marchandise et la personne.

Et j'en donne la preuve par l'exemple le plus informatique qui soit. Dans « Le Prix du Silence », nous avons regardé la stratégie des scarifications avec des yeux d'ingénieur, et nous avons reconnu ce qu'elle est : un algorithme. Identifier le critère de sélection du marché négrier – l'inspection des corps ; agir sur ce critère – marquer la chair ; rendre la cargaison invendable. Un algorithme d'une beauté et d'une efficacité rares. Mais un algorithme seul, si beau soit-il, ne se déploie pas tout seul. Qui l'exécute ? Qui le maintient pendant des siècles, sur un continent entier, sans administration centrale, face à toutes les tentations d'y échapper ? Nos ancêtres ont compris ce que tout ingénieur découvre tôt ou tard : une solution ne vaut que par son déploiement. Et ils ont trouvé la couche de déploiement la plus puissante qui existe : le sacré. Ils ont sacralisé l'algorithme – et il a réussi. Le génocide n'a pas eu lieu. Le

continent vidé jusqu'à trois habitants par kilomètre carré en 1900 en compte aujourd'hui cinquante – et en comptera bientôt cent. Voilà ce que produit un algorithme porté par le sacré : non pas un produit, une civilisation sauvée.

Mesurez maintenant la leçon sur un exemple que les informaticiens vénèrent. En 2008, un inconnu signant Satoshi Nakamoto publia l'algorithme du Bitcoin – un chef-d'œuvre, je le dis sans réserve : un consensus mondial sans autorité centrale, une coordination de millions d'inconnus par le seul code. Mais Satoshi n'avait que le code, et des récompenses pour le faire tourner. Son invention, conçue pour échapper aux institutions, a fini domestiquée par elles : achetée, cotée, encaissée par ceux-là mêmes qu'elle voulait contourner. Nos ancêtres, eux, ont fait tourner leur algorithme pendant trois siècles – sans serveur, sans monnaie, sans récompense – parce qu'ils l'avaient inscrit dans le sacré, là où nulle institution ne peut racheter ce qui ne se vend pas. Alors je le dis avec respect pour son génie : si Satoshi Nakamoto avait un peu écouté les Ancêtres, peut-être serait-il allé plus loin.

C'est exactement la sagesse dont l'ère du Verseau a besoin – et plus que toutes les ères avant elle. Car plus l'algorithme est puissant, plus la question de ce qu'il sert devient sacrée. Quand la machine saura tout faire, la seule question qui restera sera celle que nos villages n'ont jamais cessé de poser : qui es-tu, de qui viens-tu, que transmets-tu ? Les civilisations qui ont réponse à ces questions traverseront le Verseau debout. Les autres demanderont à leurs machines qui elles sont – et les machines répondront à leur place. Les uns entreront dans cette ère avec des machines puissantes et des âmes vides. Nous y entrons avec les machines et avec la mémoire.

Que l'on retienne donc le sens exact de ce retour. Retourner vers les Ancêtres, ce n'est pas retourner à l'âge de la pierre taillée. C'est s'assurer, avant d'entrer dans l'ère la plus puissante de l'histoire, que nous emportons la sagesse qu'ils avaient – celle qui a déjà fait ses preuves face à un péril mortel. Et qu'on mesure bien la portée de cette assurance : la disparition du travail n'est que le premier problème que cette ère posera. D'autres viendront, que nous ne savons pas encore nommer – sur l'identité, sur la vérité, sur la mémoire, sur ce qui fait qu'un homme est un homme. Mais la méthode des Ancêtres est une méthode générale, et elle tient en trois commandements : protéger la personne avant la marchandise, sacraliser ce qui doit tenir, ne jamais confondre le moyen et la fin. Avec elle, chaque problème qui se lèvera trouvera sa réponse, comme la traite a trouvé la sienne.

Sans elle, je le dis aux bâtisseurs de l'intelligence artificielle avec la même franchise qu'ils ont eue pour nous avertir sur l'emploi : Satoshi Nakamoto était parmi les plus forts en informatique de sa génération, et le monde nouveau qu'il voulait créer est tombé à l'eau – parce qu'il lui manquait précisément cette sagesse-là. Vous êtes plus puissants que lui. La chute, à proportion, sera plus grande.

L'intelligence artificielle et les Ancêtres doivent avancer main dans la main dans l'ère du Verseau. Si l'intelligence artificielle refuse la sagesse ancestrale, elle ira – en pleine puissance – droit dans le mur.

Le Bwa Sacré proclame donc l'alliance des Ancêtres et de l'ère du Verseau : la spiritualité avec la technologie, l'intelligence artificielle avec la sagesse africaine. Et voilà pourquoi l'Afrique n'aborde pas cette ère en retard. Elle l'aborde en aînée. Le continent qui a survécu en protégeant l'homme plutôt que la marchandise détient

le mode d'emploi de l'époque qui s'ouvre : ne jamais sacrifier le travailleur au travail, ni l'homme à l'outil – fût-il le plus intelligent des outils.

VIII. Ce qui se retient et se transmet

Je referme la route ouverte au premier chapitre, pour que cela se retienne et se transmette.

L'ère du Verseau a commencé : la grande horloge du ciel a tourné, et nul ne retarde ses aiguilles. Cette ère emporte le travail tel que deux siècles l'ont connu – les bâtisseurs de l'intelligence artificielle le disent eux-mêmes. Mais l'ère qui emporte le travail est celle qui révèle le travailleur : il précède le travail et il lui survivra, et toute notre œuvre – chaque système que nous bâtissons, chaque identifiant que nous déposons, chaque ligne que nous écrivons – n'a qu'un seul bénéficiaire final : lui. L'informatique et l'intelligence artificielle domineront, et c'est pourquoi le travailleur doit posséder la sienne. Et les Ancêtres, plus que jamais présents, marcheront devant – non pour nous retenir dans le passé, mais pour nous montrer comment on traverse une époque sans perdre son âme.

Aux vacataires, aux journaliers, aux indépendants, à tous ceux que l'ancien monde regardait de haut : l'ère qui s'ouvre est la vôtre, et vous y êtes arrivés les premiers. Et peut-être qu'un jour, dans nos calendriers, à côté de la fête du Travail, on inscrira enfin la fête du Travailleur. En attendant que les États s'en avisent, le Bwa Sacré, lui, l'a déjà inscrite dans son cœur.

L'ère du Verseau est commencée. Nous y entrons avec les machines de demain et la sagesse de toujours – l'intelligence artificielle et les

Ancêtres main dans la main. Ceux qui avanceront ainsi résoudre-
ront, un à un, tous les problèmes que l'ère fera lever. Ceux qui refuseront
la sagesse ancestrale iront dans le mur, et leur puissance ne fera
qu'avancer l'heure du choc.

Le travail n'est pas une fin. L'essentiel, c'est le travailleur.

Amen Hotep – Amenhotep.



– Chapitre V –

La Parabole des Jumeaux

*Avant la naissance, après la mort – écrit du Bwa Sacré
sur la vision africaine de la vie, de la mort et de l'au-delà*

Écrit solennel du Vénérable

KING BAZURU

Président du Bwa Sacré

Abidjan, le 11 juin 2026

Publié dans le sillage du manifeste

« Le Secret Révélé »

I. Ouverture

J'ai observé une chose qui m'a rempli de tristesse. Partout autour de moi, je vois des hommes et des femmes à qui l'on a appris à trembler devant la mort. On leur a décrit l'ange qui viendra les saisir, l'interrogatoire de la tombe, le châtement qui attend le moindre faux pas. J'ai vu des maîtres descendre dans des tombes ouvertes pour effrayer leurs élèves, et appeler cela de l'éducation. Des religions entières tiennent leurs fidèles par cette corde-là : la peur de ce qui vient après.

Je ne viens pas me moquer de ces croyants – beaucoup sont nos frères, nos voisins, parfois nos propres parents, et leur sincérité ne fait aucun doute. Je viens dire qu'il existe un autre regard sur la mort. Le nôtre. Celui que nos villages portent depuis toujours, sans terreur, sans clergé, sans catalogue de récompenses et de supplices. Et pour l'exposer, je ne partirai pas de la mort. Je partirai de l'autre porte – celle par laquelle nous sommes tous déjà passés : la naissance.

Amen Hotep – Amenhotep.

II. La parabole des jumeaux

Voici ce que les anciens enseignent, à leur manière, sous l'arbre à palabres. Je le redis avec mes mots.

Imaginez de vrais jumeaux dans le ventre de leur mère. Ils y vivent depuis des mois. Ils s'y nourrissent par le cordon ombilical – c'est toute leur économie, tout leur confort, toute leur idée du bonheur. Quand ils rêvent d'abondance, ils rêvent de quoi ? De plusieurs

cordons ombilicaux, pour se gaver. Ils ne peuvent pas rêver d'autre chose : c'est la seule richesse que leur monde connaisse.

Et imaginez qu'ils parlent entre eux. L'un dit : « Un jour, il paraît, nous devons sortir d'ici. » L'autre frémit : « Sortir ? Mais personne n'est jamais né et revenu raconter ce qu'il y a après la naissance ! Comment vivrons-nous sans le cordon ? C'est la fin de tout. » Et les deux jumeaux redoutent la naissance exactement comme nous, les vivants, redoutons la mort. Même inconnu. Même absence de témoin. Même angoisse.

Or que se passe-t-il le jour de la naissance ? Tout ce qu'ils croyaient indispensable devient inutile. Le cordon est coupé – et l'enfant n'en a plus besoin. Il découvre des poumons dont il ignorait l'usage, une bouche, des yeux, un monde dont rien, absolument rien, dans le ventre, ne pouvait lui donner l'idée. Et il découvre sa mère. Cette mère qui était là depuis le début, qui l'enveloppait de toutes parts, qu'il ne pouvait pas voir – non parce qu'elle n'existait pas, mais parce qu'il n'avait pas encore les organes pour la voir. C'est pourtant à elle que le cordon était relié.

III. Ce que la parabole enseigne

Tirons les leçons, une à une, car chacune renverse une terreur.

Première leçon : quand on passe d'un monde à l'autre, tout change. L'enfant qui naît n'emporte pas son cordon ; le mort n'emporte pas son corps – il le laisse à la terre, qui le reprend. Alors je pose la question que la parabole impose : que valent les descriptions détaillées de l'au-delà – les rivières de lait et de miel, les festins, les épouses promises ? Promettre ces choses à un mort, c'est promettre

des cordons ombilicaux supplémentaires à un nouveau-né. Ce n'est pas faux par méchanceté ; c'est faux par construction. On meuble l'autre monde avec les meubles de celui-ci, parce que l'imagination ne dispose que des meubles qu'elle connaît. Le ventre ne peut pas imaginer l'air. Cette vie ne peut pas imaginer la suivante.

Deuxième leçon : l'invisible n'est pas l'inexistant. Le bébé ne voit pas sa mère ; en conclura-t-il qu'elle n'existe pas ? Ce serait la conclusion d'un être qui prend les limites de ses organes pour les limites du réel. De même, que nous ne voyions pas Dieu ne prouve pas son absence – cela prouve la petitesse de nos instruments. Nous ne sommes pas athées, qu'on l'entende bien. Nous disons seulement : c'est nous qui n'avons pas les moyens de l'apprécier. Et nous trouvons plus respectueux de nous taire devant Lui que de Lui prêter des paroles.

Troisième leçon : personne n'est jamais revenu – ni de la naissance, ni de la mort. Aucun nouveau-né n'est retourné dans le ventre raconter le monde du dehors ; aucun mort n'est revenu décrire l'autre rive. Celui qui décrit l'au-delà en détail décrit donc ce qu'il n'a pas vu. Nos villages ont une sagesse très simple là-dessus : si un homme vient dire « Dieu m'a parlé, et voici le menu de l'au-delà », on ne le lapide pas, on ne le vénère pas non plus. On le regarde avec compassion, ou on l'éloigne – parce qu'on estime que l'homme est trop petit pour faire parler Dieu, et qu'on ne veut pas être complice de cette forfaiture. Voilà pourquoi notre spiritualité n'a pas de prophètes. Non par pauvreté – par respect.

IV. Le danger de mépriser cette vie

La parabole a une dernière leçon, et c'est la plus grave.

Que dirait-on d'un enfant qui, dans le ventre, déclarerait : « Cette vie utérine ne m'intéresse pas. Ce qui m'intéresse, c'est la vie d'après. Je veux sortir maintenant » ? On dirait : malheureux, c'est précisément en accomplissant pleinement ta gestation que tu te prépares à la suite. Sortir avant terme, c'est naître mort-né. Le mépris de la vie d'avant ne donne pas droit à la vie d'après – il fait rater les deux.

Il faut donc le dire avec gravité : toute doctrine qui enseigne que cette vie ne compte pas, que seule compte la récompense d'après, et qu'on peut donc sacrifier celle-ci – la sienne ou celle des autres – pour gagner celle-là, commet l'erreur du prématuré. Elle promet des cordons ombilicaux à qui n'en aura plus. Et elle produit des morts – ici, dans ce monde-ci, des morts bien réels – au nom d'un menu de l'au-delà que personne n'a jamais goûté. Nous opposons à cela la sagesse du fruit : on ne cueille pas vert ce qui doit mûrir. **Vivre pleinement sa vie n'est pas une trahison de l'au-delà. C'est sa seule préparation.**

V. Rejoindre les Ancêtres

Que disons-nous alors, nous, devant la mort ? Une seule chose – et voyez comme elle est sobre et comme elle suffit.

Nous disons : le mort va là où sont allés ceux qui sont morts avant lui. Il rejoint les Ancêtres. Nous ne décrivons pas le lieu – nous n'y sommes pas allés. Nous ne décrivons pas le menu – nul n'en est

revenu. Mais nous savons une chose, par symétrie avec la naissance : naître, ce fut retrouver une mère qu'on ne voyait pas, puis une famille qu'on ne connaissait pas, puis un village tout entier qui nous attendait. Pourquoi l'autre passage serait-il plus pauvre que le premier ? Nous pensons que la mort nous fait rencontrer ceux de notre famille que nous n'avons jamais connus – les grands-parents des grands-parents, la longue file de ceux dont nous portons le sang et les noms.

Et de cette confiance découle toute notre morale, sans qu'il soit besoin d'un seul gendarme céleste : on vit bien pour être bien accueilli chez ceux qui ont vécu avant nous. Voilà notre jugement dernier à nous – le regard des Ancêtres. Il ne nous terrorise pas : il nous tient debout. On ne se conduit pas avec droiture par peur du fouet ; on se conduit avec droiture parce qu'on a rendez-vous avec les siens, et qu'on veut pouvoir les regarder en face.

VI. Ni peur, ni promesses

Qu'on mesure maintenant la différence des deux chemins.

D'un côté, des doctrines qui tiennent l'homme par la peur : l'ange qui saisit, la tombe qui interroge, le feu qui attend – et qui le consolent par des promesses : les rivières, les festins, les épouses. La peur et la promesse sont les deux mâchoires d'une même tenaille, et l'homme qui y est pris ne vit plus sa vie : il purge son sursis.

De l'autre, une spiritualité sans clergé et sans terreur, qui dit à l'homme : tu viens d'un passage que tu as oublié, tu vas vers un passage que tu ignores ; entre les deux, vis – pleinement, droitement, généreusement – car c'est ta seule tâche vérifiable. Nous ne

disons pas qu'il n'y a rien après la mort. Nous disons que ceux qui le décrivent en détail parlent de ce qu'ils ne savent pas, et nous refusons de bâtir une vie sur les descriptions de l'invérifiable. Le silence devant le mystère n'est pas un vide. C'est la forme la plus haute du respect.

VII. Ce qui se retient et se transmet

Je résume, pour que cela se retienne et se transmette.

Nous sommes tous d'anciens habitants du ventre, qui avons déjà vécu une fois la fin d'un monde – et c'était une naissance. Nous redoutions de perdre le cordon ; nous avons gagné le souffle, la lumière et le visage de notre mère. Quand viendra l'autre passage, nous perdrons le corps comme nous avons perdu le cordon – et nous ne savons pas ce que nous gagnerons, sinon ceci : nous irons où sont allés tous les nôtres, et nous serons attendus.

Qu'on cesse donc d'éduquer les enfants par la terreur des tombes. Qu'on cesse de vendre des menus pour un pays dont nul n'est revenu. Et qu'on vive – car bien vivre est la seule prière que nous connaissions, et le seul bagage qu'on emporte.

Le ventre ne pouvait pas imaginer l'air. Faisons confiance au passage.

Amen Hotep – Amenhotep.

– Chapitre VI –

Les Paroles Divines

*Écrit du Bwa Sacré sur l'origine africaine de l'alphabet
– des médou netjer aux lettres de la Bible*

Écrit solennel du Vénérable

KING BAZURU

Président du Bwa Sacré

Abidjan, le 12 juin 2026

Publié dans le sillage du manifeste

« Le Secret Révélé »

I. Ouverture

Prenez une Bible en français. N'importe laquelle – celle du salon, celle de l'église, celle du téléphone. Ouvrez-la à n'importe quelle page. Et posez-vous une question que personne ne pose jamais : avec quelles lettres ce livre est-il écrit ?

La question paraît naïve. Elle ne l'est pas. Car ces vingt-six lettres que vous avez sous les yeux ont une histoire, une généalogie, un lieu de naissance – comme vous et moi. Et lorsqu'on remonte cette généalogie, maillon par maillon, avec la rigueur des archéologues et non l'enthousiasme des rêveurs, on aboutit à un endroit précis de la terre. Pas en Europe. Pas en Mésopotamie. Sur les rives du Nil.

Ce chapitre raconte ce voyage. Il ne demande aucun acte de foi : chaque étape est gravée dans la pierre, datée, publiée, exposée. Au bout du chemin, une évidence attend le lecteur – une évidence que les manuels mentionnent en passant et que personne ne regarde en face : les lettres avec lesquelles l'humanité écrit ses livres saints sont les descendantes directes d'une invention africaine.

Amen Hotep – Amenhotep.

II. La chaîne des écritures

Remontons, maillon par maillon. Chaque maillon de cette chaîne fait l'objet d'un consensus scientifique total – il n'y a pas, ici, de querelle d'écoles.

Premier maillon. La Bible en français est écrite en alphabet latin. Or l'alphabet latin n'est pas une création romaine : les Romains l'ont

reçu des Étrusques, qui le tenaient eux-mêmes des Grecs des colonies d'Italie. Personne ne le conteste.

Deuxième maillon. Le texte original du Nouveau Testament est écrit en grec, et l'Ancien Testament en hébreu. Or l'alphabet grec et l'alphabet paléo-hébraïque descendent tous deux d'un même ancêtre : l'alphabet phénicien. Les Grecs eux-mêmes ne s'en cachaient pas – ils appelaient leurs propres lettres *phoinikeia grammata*, « les lettres phéniciennes », et leur tradition attribuait leur arrivée au Phénicien Cadmos. Quand un peuple nomme ses lettres du nom d'un autre peuple, l'affaire est entendue.

Troisième maillon. L'alphabet phénicien descend de l'alphabet dit proto-cananéen, qui descend lui-même de la plus ancienne écriture alphabétique connue : le proto-sinaïtique. Là encore, consensus complet des épigraphistes.

Trois maillons, zéro controverse. Toute la question est donc : d'où vient le proto-sinaïtique ? Et c'est ici que l'histoire devient belle.

III. La naissance de l'alphabet en Égypte

En 1905, l'archéologue britannique Flinders Petrie fouille le site de Sérabit el-Khadim, dans le Sinaï – des mines de turquoise exploitées par l'Égypte pharaonique. Il y découvre des inscriptions étranges : des signes qui ressemblent à des hiéroglyphes, mais qui n'en sont pas. En 1916, l'égyptologue Alan Gardiner publie le déchiffrement qui fait date : ces signes sont les lettres du premier alphabet de l'humanité, et leur mécanisme de fabrication est limpide.

Voici ce mécanisme, car il mérite d'être compris. Des travailleurs de langue sémitique, employés sur les chantiers égyptiens, ont fait une chose géniale : ils ont emprunté des signes de l'écriture égyptienne, mais au lieu de les utiliser à l'égyptienne, ils ont donné à chaque signe la valeur du premier son de son nom dans leur propre langue. Le signe égyptien de la maison ? Maison se dit *bet* dans leur langue : ce signe vaudra le son « b ». Le signe de l'eau ? Eau se dit *mem* : ce signe vaudra « m ». La tête de bœuf ? Bœuf se dit *alef* : ce signe vaudra la première lettre. Les savants appellent cela l'acrophonie ; on peut l'appeler plus simplement le plus beau détournement de l'histoire des techniques : prendre l'écriture des pharaons et en faire un outil de trente signes que n'importe qui peut apprendre.

Pendant longtemps, on a cru que cette invention s'était faite au Sinaï, à la périphérie de l'Égypte. Puis, dans les années 1990, l'égyptologue John Darnell, de l'université Yale, a découvert au Ouadi el-Hol – en plein désert égyptien, sur une route reliant Thèbes aux oasis – des inscriptions alphabétiques au moins aussi anciennes, datées des environs de 1900 avant notre ère. La conclusion s'est imposée à la discipline : l'alphabet n'est pas né en marge de l'Égypte. Il est né en Égypte même, au cœur du système d'écriture pharaonique, par des gens qui vivaient et travaillaient dans la civilisation du Nil.

Qu'on pèse bien cette phrase, car elle n'est pas de moi – elle est l'état de la science : tous les alphabets du monde dérivés de cette souche, c'est-à-dire le phénicien, l'hébreu, le grec, le latin, l'arabe via l'araméen, et leurs innombrables descendants, remontent à une invention faite sur le sol d'Égypte, à partir des signes égyptiens.

IV. La preuve dans vos mains

Ce qui est admirable, c'est que cette généalogie n'est pas seulement dans les livres. Elle est encore visible dans les lettres que vous tracez chaque jour.

Prenez la lettre A majuscule, et retournez-la – pointe en bas. Que voyez-vous ? Deux cornes et un museau : la tête de bœuf. C'est l'*alef* du proto-sinaïtique, emprunté au signe égyptien de la tête de bovin, passé au phénicien, retourné par les Grecs qui en firent leur alpha, transmis aux Latins. Quatre mille ans plus tard, le bœuf est toujours là, au début de tous nos abécédaires.

Prenez la lettre M. Ses dents pointues sont l'ondulation de l'eau – le signe égyptien de l'eau, que les Égyptiens prononçaient *mou* et les travailleurs sémitiques *mem*. Chaque fois qu'un enfant d'Abidjan écrit « maman », il dessine deux fois de l'eau du Nil sans le savoir.

Prenez la lettre O : c'est l'*ayin*, l'œil – le contour d'un œil emprunté au répertoire égyptien. Et la lettre N garde le souvenir du serpent qui ondule. L'alphabet n'est pas une abstraction tombée du ciel : c'est un petit musée égyptien que chacun transporte dans sa main, et qu'on appelle l'écriture.

V. Abydos, ou la première écriture du monde

Reste une question, plus ancienne encore : et l'écriture égyptienne elle-même, d'où vient-elle ? Longtemps, les manuels ont récité la même leçon : l'écriture serait née en Mésopotamie, et l'Égypte aurait suivi. Cette leçon a vacillé à la fin du XX^e siècle, et c'est un Allemand qui l'a fait vaciller.

Günter Dreyer, directeur de l'Institut archéologique allemand du Caire, fouille pendant des années la nécropole d'Umm el-Qaab, à Abydos, en Haute-Égypte. Dans une tombe désignée U-j – la sépulture d'un roi d'avant les dynasties, qu'on appelle le roi Scorpion –, il met au jour des centaines de petites étiquettes d'os et d'ivoire portant des signes gravés : des proto-hiéroglyphes notant des noms de lieux et des quantités, attachés jadis à des jarres et des étoffes. Datation : environ 3300 ans avant notre ère. Dreyer publie en 1998 et soutient que ces étiquettes constituent les plus anciennes traces d'écriture du monde – plus anciennes que les tablettes d'Uruk en Mésopotamie, dont on parle pourtant toujours.

Soyons exacts, parce que l'exactitude est notre force : la communauté savante reste partagée sur le duel Abydos-Uruk, les datations des deux côtés ayant leurs marges d'incertitude, et beaucoup concluent prudemment à une quasi-simultanéité. La formulation imprenable est donc celle-ci : **les plus anciennes traces d'écriture connues au monde se trouvent à Abydos, en Égypte – au moins aussi anciennes que celles de Mésopotamie, et selon leur découvreur, plus anciennes.** Voilà qui suffit amplement à congédier la vieille leçon récitée.

Et qu'on note bien ceci : ce débat de spécialistes ne concerne que l'écriture en général. Pour l'alphabet – celui dont descendent les lettres de la Bible, du grec, de l'hébreu, du latin, de l'arabe et du français –, il n'y a aucun débat du tout : il est né dans l'orbite égyptienne, à partir des signes égyptiens. Sur ce point, la science parle d'une seule voix.

VI. Médou netjer : les paroles divines

Il est temps de donner son vrai nom à la source. Ce que les Grecs ont appelé « hiéroglyphes » – les gravures sacrées –, les Égyptiens eux-mêmes l'appelaient *médou netjer* : les paroles divines, les paroles du dieu. Ce nom n'est pas un détail poétique ; il dit ce que l'écriture était pour eux : un don sacré, attribué au dieu Thot, scribe des dieux.

À l'intérieur de l'Égypte, cette écriture a connu ses propres évolutions, qu'il faut situer correctement pour être inattaquable. Des médou netjer monumentaux est sortie très tôt une forme cursive et rapide, le hiératique, l'écriture des scribes au calame sur papyrus. Beaucoup plus tard – vers le septième siècle avant notre ère – le hiératique a donné une forme encore plus rapide, le démotique, l'écriture des actes et du quotidien. Hiéroglyphes, hiératique, démotique : trois âges d'une même écriture, qu'on retrouve côte à côte sur la pierre de Rosette, et c'est par eux que Champollion, en 1822, a rouvert la porte.

Mais l'alphabet, lui, ne descend pas du démotique – il est né mille ans avant lui. L'alphabet s'est branché en amont, directement sur les médou netjer et leurs formes cursives de l'époque. Et c'est une précision qui rend la généalogie plus belle encore : **les lettres de nos livres ne descendent pas d'une écriture administrative tardive ; elles descendent des paroles divines elles-mêmes.**

Une dernière chose doit être dite, et elle a été dite par un des nôtres. L'Égypte qui a inventé ces paroles divines est une civilisation africaine – africaine par sa terre, baignée par un fleuve qui prend sa source au cœur du continent, africaine par son peuplement venu du

sud, africaine par sa culture profonde. C'est la démonstration à laquelle Cheikh Anta Diop a consacré sa vie, de « Nations nègres et culture » au colloque du Caire de 1974 organisé par l'UNESCO, où ses thèses et celles de Théophile Obenga ont affronté – et ébranlé – l'égyptologie officielle. Dire que l'alphabet est né en Égypte, c'est dire qu'il est né en Afrique.

VII. Ce que cela change

Récapitulons la chaîne, car elle tient maintenant tout entière dans une phrase. Le français s'écrit en lettres latines ; le latin vient du grec ; le grec et l'hébreu viennent du phénicien ; le phénicien vient du proto-cananéen ; le proto-cananéen vient du proto-sinaïtique ; et le proto-sinaïtique est né en Égypte, des médou netjer. L'arabe lui-même, par l'araméen et le nabatéen, descend du même ancêtre phénicien. Autrement dit : la Bible, la Torah et le Coran sont écrits, généalogiquement, en lettres africaines.

Celui qui écrit « Dieu » en français trace des signes nés sur les rives du Nil. Celui qui écrit « God », « Gott » ou « Allah » fait de même. Les Écritures des religions qui ont si souvent traité nos traditions de ténèbres – nous l'avons documenté dans « Le Diable a Toujours Notre Visage » – sont matériellement portées, depuis leur première ligne, par une invention africaine. La lumière qu'elles proclament voyage dans un véhicule construit chez nous.

Qu'on ne se méprenne pas sur le sens de ce rappel. Nous ne le faisons pas pour humilier qui que ce soit, ni pour réclamer des droits d'auteur sur l'alphabet – les inventions de cette taille appartiennent à l'humanité, et c'est leur grandeur. Nous le faisons

pour remettre la maison dans le bon ordre : on ne méprise pas la source dont on boit. Un fils peut grandir, voyager, dépasser son père – il ne crache pas sur le puits qui l’a abreuvé. L’Afrique n’a pas reçu l’écriture des autres ; c’est elle qui la leur a donnée. Et quand nos enfants apprennent leurs lettres à l’école, qu’ils sachent qu’ils ne font pas qu’apprendre un outil étranger : ils reprennent possession d’un héritage de famille.

Et l’on retrouve, une fois encore, la leçon de toute cette série. Dans « Le Secret Révélé », nous avons montré que nos pratiques spirituelles furent des technologies. Dans « L’Ère du Verseau », que la sagesse des Ancêtres est le mode d’emploi des machines qui viennent. Voici la troisième pierre : la plus universelle des technologies de l’esprit – l’alphabet – est sortie du sol africain, enfantée par des paroles qu’on disait divines. Ceux qui prétendent que ce continent n’a rien donné au monde écrivent leur mépris avec des lettres africaines.

VIII. Ce qui se retient et se transmet

Je résume, pour que cela se retienne et se transmette.

Toutes les lettres de tous les livres saints – et de ce livre-ci – descendent en ligne directe des médou netjer, les paroles divines de l’Égypte africaine. Cette généalogie n’est pas une croyance : elle est gravée à Sérahit el-Khadim, au Ouadi el-Hol, à Abydos, déchiffrée par Gardiner, exhumée par Petrie, Darnell et Dreyer, publiée et exposée. Il suffisait de raconter la chaîne dans l’ordre.

Que nos enfants retournent un A et y voient la tête du bœuf. Qu’ils écrivent un M et y entendent l’eau du fleuve. Qu’ils ouvrent

n'importe quel livre et sachent que la première des écritures fut nommée parole divine sur la terre de leurs ancêtres.

L'Afrique n'a pas reçu l'écriture du monde. Elle la lui a donnée.

Amen Hotep – Amenhotep.



– Chapitre VII –

La Malédiction Inversée

*Écrit du Bwa Sacré sur le pillage de l'Afrique, le cycle
de la dette et la libération du paysan*

Écrit solennel du Vénérable

KING BAZURU

Président du Bwa Sacré

Abidjan, le 12 juin 2026

Publié dans le sillage du manifeste

« Le Secret Révélé »

I. Ouverture

Il y a une chanson qu'on nous fait chanter depuis l'enfance, sur tous les tons : votre problème, c'est vous-mêmes. Vos dirigeants sont corrompus, voilà pourquoi vous ne vous en sortez pas. Votre continent est maudit, voilà pourquoi vous servez les autres. Vos mentalités, vos traditions, votre paresse supposée – toujours le mal serait en nous, jamais chez ceux qui se gavent au su et au vu de toute l'humanité.

Ce chapitre est consacré à examiner cette chanson. Et à démontrer, pièce par pièce, qu'elle est fausse – pas fausse à moitié, fausse dans son principe même. Notre problème n'est pas endogène. Il est exogène. Et on nous fait croire le contraire pour une raison très simple : tant que le malade cherche le mal en lui, il ne regarde pas la main qui le saigne.

Amen Hotep – Amenhotep.

II. La malédiction inversée

Commençons par l'argument le plus répandu, parce qu'il est aussi le plus insultant – pour nous, et pour Dieu. On nous dit : l'Afrique est maudite. Dieu aurait condamné ce continent à servir les autres ; certains osent même citer leurs Écritures pour le « prouver ». Très bien. Examinons cette malédiction.

Ce continent prétendument maudit porte dans le corps de ses enfants la diversité génétique la plus riche de toute l'humanité – la science le mesure : toutes les autres populations du monde ne sont que des échantillons de la nôtre. Son sous-sol contient tout ce que

l'industrie humaine convoite : l'or, le fer, la bauxite, le cuivre, le cobalt, l'uranium, le pétrole, le gaz, et jusqu'aux terres rares dont les machines de l'ère nouvelle ne peuvent se passer. Son climat est si clément que l'hiver lui-même nous a épargnés : pas de gel qui tue les récoltes, pas de saison morte. Sa terre produit ce que le reste du monde s'arrache et ne peut pas faire pousser chez lui – le café, le cacao, et tous les fruits qu'on dit « exotiques » dans les capitales du Nord. Et hier encore, nous avons démontré, preuves archéologiques à l'appui, que c'est de cette terre qu'est sortie l'écriture elle-même.

Alors je pose la question, et qu'on me réponde : quelle étrange malédiction est-ce là, qui consiste à tout recevoir ? Un Dieu qui maudit ne comble pas. Un Dieu qui condamne ne dépose pas dans le corps, le sol et le ciel d'un peuple la totalité de ses largesses. Si les mots ont un sens, l'Afrique n'est pas le continent maudit : elle est le continent béni entre tous. Devant la générosité du Créateur, nous n'avons qu'une chose à dire, et nous la disons : merci.

Mais alors, si nous sommes bénis à ce point, pourquoi ne jouissons-nous pas de cette générosité ? C'est la vraie question. Et sa réponse n'est pas dans le ciel.

III. Les prédateurs n'ont pas changé

Dans « Le Secret Révélé », nous avons montré comment nos ancêtres ont survécu à la plus grande prédation de l'histoire humaine. Mais il faut avoir l'honnêteté de finir la phrase : nous avons survécu au génocide – les prédateurs, eux, n'ont pas disparu. Ils ont changé de méthode, jamais d'appétit.

Regardez la suite des méthodes, car elle forme une seule chaîne. Hier, la traite : on prenait les corps. Puis le travail forcé : on prenait les bras – et c’est une loi portée par un des nôtres, en 1946, qui a dû l’abolir, preuve qu’il existait bel et bien. Puis vint la méthode moderne, plus propre en apparence : le contrat léonin. On ne capture plus, on fait signer. Des conventions minières où le pays propriétaire touche des miettes, des accords de « coopération » qui organisent la dépendance, des prix fixés ailleurs pour des richesses extraites ici. Le sous-sol est pillé en plein jour, avec des signatures en bas de page – et c’est précisément parce que le pillage continue qu’il faut continuer de nous chanter que le problème, c’est nous.

IV. L’honnêteté assassinée

« Mais vos dirigeants sont corrompus ! » Parlons-en, car c’est le couplet préféré de la chanson.

Oui, la corruption existe chez nous – comme partout où il y a des hommes. Mais posons la question que le couplet évite soigneusement : un corrompu, par définition, suppose un corrupteur. Qui corrompt ? Qui paie ? Qui a intérêt à ce que le contrat soit signé à perte ? Le doigt qu’on pointe sur le corrompu sert d’abord à ne pas regarder le corrupteur. La corruption de nos dirigeants n’est pas la cause du pillage : elle en est un instrument – et quand l’instrument refuse de servir, on le brise.

Car voici ce que la chanson ne dit jamais : que devient, en Afrique, un dirigeant honnête ? Sylvanus Olympio, premier président du Togo, voulait doter son pays d’une monnaie nationale et le sortir de la tutelle monétaire : il fut assassiné en janvier 1963, dans le

premier coup d'État de l'Afrique indépendante. Patrice Lumumba, premier chef de gouvernement du Congo, voulait que les richesses de son pays profitent à son peuple : il fut assassiné en janvier 1961 – et la Belgique elle-même a fini, quarante ans plus tard, par reconnaître officiellement sa responsabilité. Thomas Sankara voulait que le Burkina se nourrisse lui-même et refuse la dette : il fut assassiné en octobre 1987, trois mois après son discours d'Addis-Abeba sur la dette. La liste est plus longue, et chacun peut la compléter.

Alors qu'on retienne cette phrase, car elle renverse le couplet : **ce ne sont pas les dirigeants honnêtes qui manquent à l'Afrique – c'est l'honnêteté qui ne sied pas aux pilleurs.** Ceux qui restent ont compris la leçon qu'on a écrite dans le sang des autres : composer, ou mourir. Et l'on vient ensuite nous expliquer, sans rire, que notre problème est la qualité de nos hommes.

V. Le coton, ou l'esclavage qui continue

Descendons maintenant du palais au champ, car c'est là que le système montre son vrai visage – sur le dos de nos parents paysans.

Voici comment fonctionne la culture du coton dans nos campagnes, et que chacun vérifie autour de lui. Au début de la saison, le paysan reçoit les semences et les engrais – à crédit. Il ne les a pas choisis, il ne les a pas négociés : ils sont fournis par la filière, à des prix fixés par la filière. Il cultive toute la saison. À la récolte, il ne peut vendre qu'à un seul acheteur – la filière encore – au prix que la filière annonce. De ce prix, on déduit ses dettes. Ce qui reste ne suffit pas à vivre ; alors pour la saison suivante, il reprend des semences et des

engrais – à crédit. Et la roue tourne, année après année, génération après génération.

Qu'on me cite un seul paysan devenu prospère en cultivant le coton. Un seul, en un siècle. Il n'existe pas – et ce n'est pas un accident, c'est l'architecture du système : le paysan ne doit jamais sortir de la dette, parce que la dette est la corde qui le ramène au champ de coton chaque année. Or une corde qui attache un homme à un travail dont il ne peut partir et qui ne le nourrit pas, nos ancêtres avaient un mot pour cela. Le commerce triangulaire a imposé le coton à nos terres ; la colonisation l'a maintenu par le travail forcé ; l'économie moderne le maintient par le crédit. Trois époques, trois méthodes, une seule réalité : le même coton, les mêmes maîtres, les mêmes courbés.

Et le cacao raconte la même histoire. Nos arrière-grands-parents l'ont planté sans avoir jamais goûté au chocolat – sans même savoir à quoi servaient ces fèves qu'on leur ordonnait de produire. Aujourd'hui encore, quand les cours mondiaux s'envolent, regardez qui s'enrichit : les négociants, les transformateurs, les intermédiaires d'ailleurs. Le producteur, lui, est trop occupé à rembourser ses dettes pour seulement apprendre que les cours ont monté.

VI. La boucle bouclée

Et voici le détail qui donne au système sa perfection d'orfèvre – peu de gens le savent, il faut donc l'écrire.

Avec notre cacao, on fabrique le chocolat des fêtes du Nord. Avec notre coton, on fabrique bien plus que des vêtements : la ouate de coton, nitrée, donne la poudre des munitions – c'est de la chimie de

manuel ; et le papier des billets de banque n'est pas du papier d'arbre, c'est un papier de coton. Or où s'imprime le franc CFA, la monnaie de nos quatorze pays ? En France, dans les imprimeries de la banque centrale française. Suivez donc le fil : le paysan s'endette pour produire un coton qui ne le nourrit pas ; ce coton part vers le Nord ; et du Nord revient, imprimée sur du coton, la monnaie même avec laquelle on lui rachète sa récolte à crédit – la monnaie dont un dirigeant fut tué pour avoir voulu sortir. La boucle est bouclée, et elle est si parfaitement ronde qu'on jurerait qu'elle a été dessinée.

VII. Le soja interdit et le riz imposé

On me dira : que le paysan cultive autre chose ! C'est qu'on a essayé – et il faut raconter ce qui arrive alors.

Ces dernières années, des paysans du Bénin se sont tournés vers le soja : une culture qui se vend bien, que l'Asie achète comptant, et qui ne demande pas de s'endetter auprès d'une filière. L'élan était réel, les revenus venaient. Et que s'est-il passé ? Des taxes et des entraves à l'exportation sont venues briser l'élan dans l'œuf – pendant que le coton, lui, restait choyé, encadré, prioritaire. Quand le paysan trouve la porte de sortie, on la referme. Voilà la preuve, administrée par les faits, que sa pauvreté n'est pas un accident : elle est une politique.

Et le Sénégal montre l'autre face de la même monnaie. Des décennies de monoculture imposée de l'arachide ont fait qu'un pays de cultivateurs ne cultivait plus sa propre nourriture ; on l'a nourri au riz brisé importé d'Asie – un riz choisi pour lui par d'autres – au

point que les habitudes alimentaires d'un peuple entier en ont été transformées pour des générations. On a changé jusqu'au contenu de l'assiette. Jusqu'à quand ?

VIII. Ce que nous demandons

Qu'on nous comprenne bien, car nous pesons nos mots. Nous ne cherchons pas la richesse. Nous ne réclamons pas notre part de la manne pour nous vautrer dedans à notre tour. Nous dénonçons une chose précise, qui a un nom ancien : l'exploitation de l'homme par l'homme – et nous demandons une chose précise, qui a un nom simple : la libération du paysan.

Que le paysan – qui est notre parent, le père, l'oncle, la grand-mère de chacun de nous – soit libéré du cycle de la dette. Qu'il cultive d'abord le vivrier, pour manger à sa faim et nourrir nos villes : un peuple qui ne se nourrit pas lui-même négocie à genoux. Qu'il choisisse ensuite librement ses cultures de vente – le soja, le sésame, l'anacarde, ce qu'il voudra – et ses acheteurs, en Asie ou ailleurs, comptant et sans corde au cou. Et que nos États protègent cette liberté au lieu de la taxer : c'est leur premier devoir envers ceux qui les nourrissent.

Et nous le disons avec la solennité que l'époque autorise enfin : maintenant que les Nations unies ont reconnu la traite comme le plus grand crime contre l'humanité, le silence sur ses prolongements n'est plus permis. La chaîne est continue et chacun peut la suivre : la traite a pris les corps, le travail forcé a pris les bras, la dette prend les saisons. **La dette du paysan est la petite-fille de**

l'esclavage – et on ne peut pas condamner l'aïeule en saluant la descendance.

IX. Ce qui se retient et se transmet

Je résume, pour que cela se retienne et se transmette.

Dieu n'a pas maudit l'Afrique – il suffit d'ouvrir les yeux sur ce qu'il y a déposé pour en rire : on ne maudit pas en comblant. Notre problème n'est pas en nous : nos ancêtres ont inventé l'écriture, survécu au pire, et nos dirigeants honnêtes ont existé – on les a tués, et leur sang est la preuve que l'honnêteté africaine dérange. Le mal a une adresse, et elle n'est pas chez nous : il habite chez le corrupteur, le signataire de contrats léonins, le teneur du registre des dettes.

La seule malédiction qui pèse sur l'Afrique est celle qu'on lui a fait croire. Et une malédiction à laquelle on cesse de croire est une malédiction morte.

Que le paysan relève la tête de son registre de dettes et regarde son champ : cette terre est bénie, et elle est à lui. Le jour où il y plantera ce qu'il veut, pour vendre à qui il veut, et d'abord pour nourrir les siens – ce jour-là, la boucle séculaire sera enfin rompue, non par la violence, mais par la liberté retrouvée du travailleur de la terre.

Le problème n'a jamais été en nous. La solution, elle, y est toute entière.

Amen Hotep – Amenhotep.

– Chapitre VIII –

Le Registre Invisible

*Écrit du Bwa Sacré sur la morale sans enfer : le regard
des Ancêtres, l'honneur et le nom*

Écrit solennel du Vénérable

KING BAZURU

Président du Bwa Sacré

Abidjan, le 12 juin 2026

Publié dans le sillage du manifeste

« Le Secret Révélé »

I. Ouverture

Il y a une question qu'on nous pose depuis toujours, et elle est posée comme un piège : « Sans la peur de l'enfer, pourquoi seriez-vous bons ? » Ceux qui la posent croient nous embarrasser. Ils croient que la morale est un chien qui n'obéit qu'au fouet, et que faute de fouet, nous devons être des sauvages.

Ce chapitre est consacré à retourner la question. Car nos villages ont tenu, pendant des siècles, une moralité plus solide que bien des cités à cathédrales — sans enfer, sans jugement dernier, sans gendarme céleste. Comment ? Par une invention que personne n'a jamais regardée avec les yeux qu'elle mérite : les yeux de l'ingénieur. Nos ancêtres ont construit un registre. Un registre sans papier, sans encre et sans serrure — et pourtant plus infalsifiable que tous les coffres-forts du monde.

Amen Hotep – Amenhotep.

II. L'homme seul dans la nuit

Posons le problème comme les sages le posaient, par une image.

Un homme marche seul, la nuit, sur une route déserte. Il trouve un bien qui ne lui appartient pas. Personne ne l'a vu. Personne ne le verra. Que fait-il ?

Les religions de la peur ont leur réponse : il est vu quand même — un œil dans le ciel le surveille, un comptable céleste note, un feu l'attend s'il prend. L'homme repose le bien, et l'on appelle cela la vertu. Mais regardez bien ce qu'on vient de décrire : ce n'est pas un homme bon, c'est un homme surveillé. Sa morale ne tient que tant

que la caméra tourne. Que sa foi vacille un soir – et elle vacille toujours un soir – et la route déserte devient ce qu'elle était : une occasion.

Nos villages ont une autre réponse, et elle tient en une question que l'homme se pose à lui-même dans le noir : qui suis-je, moi qui suis seul ici ? Et la réponse monte d'elle-même : je suis le fils de mon père, le petit-fils de mon grand-père, je porte un nom qui ne commence pas avec moi et qui ne finira pas avec moi. Ce bien que personne ne m'a vu prendre, c'est moi qui m'aurai vu. Et c'est devant eux que je me présenterai.

L'homme repose le bien. Non parce qu'il est surveillé – parce qu'il est quelqu'un.

III. Le registre invisible

Voici maintenant l'invention, et regardons-la en ingénieurs, comme nous avons regardé les scarifications dans « Le Prix du Silence ».

Dans nos villages, chaque acte s'inscrit. Pas sur du papier – dans la mémoire collective. Ta générosité d'il y a vingt ans, on la cite encore ; la tricherie de ton oncle, on la raconte encore ; la parole tenue de ton grand-père te sert encore de lettre de crédit. Chaque homme porte un compte, et ce compte porte un nom : le sien – c'est-à-dire celui de sa lignée. Et ce registre a des propriétés que tout informaticien reconnaîtra au premier coup d'œil.

Il est distribué : il n'existe dans aucun coffre central – il est répliqué dans toutes les têtes du village, et nul ne peut le confisquer. Il est infalsifiable : pour effacer une ligne, il faudrait effacer la mémoire de tous à la fois – aucun puissant n'y est jamais parvenu, et c'est

pourquoi chez nous le riche malhonnête reste un malhonnête riche. Il est consensuel : une rumeur isolée ne fait pas une inscription ; il faut que les témoignages concordent, recoupés sous l'arbre à palabres – notre protocole de validation. Et il est hérité : le solde passe aux enfants, en bien comme en mal, ce qui fait de chaque père le comptable de sa descendance.

Que l'on me comprenne bien : je ne dis pas que le registre de nos villages ressemble à un registre distribué. Je dis que c'en est un – le premier de l'histoire humaine, et le plus durable. Quand Satoshi Nakamoto a publié, en 2008, son registre distribué à lui, le monde entier a crié au génie – et nous avons dit notre respect pour ce génie dans « L'Ère du Verseau ». Mais son registre a besoin de serveurs, d'électricité et de récompenses pour que les comptables tiennent les comptes. Le nôtre a tourné pendant des millénaires sans une seule machine, sans un seul salaire – porté par la seule chose que nos ancêtres savaient rendre inusable : le sacré. **Ils n'ont pas inventé la blockchain de l'argent. Ils ont inventé celle de l'honneur – et elle n'a jamais été piratée.**

IV. Les deux audiences

Et le registre a ses jours d'audience. Deux, exactement.

La première audience est celle des vivants. Elle siège en permanence : au marché, au champ, sous l'arbre, aux funérailles – partout où ton nom circule sans toi. C'est pour elle qu'on dit chez nous qu'un homme peut perdre sa fortune et se relever, mais que celui qui perd son nom est mort debout.

La seconde audience est celle qui attend. Dans « La Parabole des Jumeaux », nous avons dit notre seule certitude sur l'après : nous irons où sont allés les nôtres, et nous serons attendus. Voilà notre jugement dernier – le regard des Ancêtres. Mais qu'on mesure la différence avec le tribunal des religions de la peur : on ne comparaît pas devant des étrangers célestes armés d'un code pénal ; on rentre à la maison, et on regarde les siens en face. La question ne sera pas « as-tu enfreint l'article ? » mais « qu'as-tu fait du nom que nous t'avons prêté ? » Ce jugement-là ne nous terrorise pas : il nous tient debout. La peur garde les prisons. L'honneur garde les hommes.

Et puisque le mot est lâché, arrêtons-nous sur un fait que chacun peut vérifier – il vaut toutes les démonstrations. L'Afrique de nos ancêtres ne connaissait pas la prison. Nos sociétés savaient juger : la palabre instruisait, l'amende et la réparation soldaient, et pour l'irrécupérable il y avait le bannissement – la radiation du registre, la pire des peines. Mais enfermer un homme entre quatre murs pendant des années, le retrancher des vivants sans le confier aux morts, cela n'existait nulle part : la justice de nos villages visait à réparer et à réintégrer, jamais à stocker des hommes. La prison comme châtiment est arrivée dans les bagages du colonisateur – les historiens l'ont établi, et la référence est en fin de volume.

Et la preuve est restée dans nos bouches. Cherchez le mot « prison » dans nos langues : vous trouverez presque partout un mot étranger. Le *kaso* du bambara, du dioula et du malinké vient du français « cachot ». La *jela* de tant de langues du continent vient de l'anglais *jail*. Quand une langue doit emprunter un mot, c'est que la chose est venue d'ailleurs – nos langues ont enregistré l'importation, fidèles à leur fonction de registre. Un continent qui tenait ses hommes par le

nom n'avait pas besoin de murs. C'est le registre invisible qui faisait la garde – et il la faisait mieux.

V. La preuve par l'effondrement

On me dira : belle théorie – mais la peur, elle au moins, fonctionne. Vraiment ? Examinons, car les faits sont têtus.

Regardez les pays où l'enfer est prêché matin et soir : leurs prisons sont-elles vides ? Leurs puissants sont-ils honnêtes ? La terreur de l'au-delà n'a jamais empêché ni le détournement, ni la corruption, ni le crime – elle a seulement appris aux coupables à prier après. Et il y a pire, et c'est la faille de construction : une morale tenue par la peur s'effondre dès que la peur tombe. Que l'homme cesse de croire au fouet, et plus rien ne le tient – c'est la panique morale que l'Occident traverse sous nos yeux : Dieu s'y est retiré, et l'on s'y demande, sincèrement, pourquoi être bon. Question de surveillé débranché.

Une morale d'honneur, elle, ne connaît pas cette panne. On peut cesser de croire à beaucoup de choses ; on ne cesse pas d'être le fils de son père. L'homme d'honneur s'empporte lui-même partout – sur la route déserte, dans le bureau sans témoin, dans le pays étranger où nul ne le connaît. Sa morale n'a pas besoin de réseau : elle est embarquée.

Et la preuve suprême, nous l'avons donnée dans « Le Secret Révélé » sans la nommer : pendant les siècles du Grand Danger, quand tout poussait chacun à trahir chacun, qu'est-ce qui a tenu nos sociétés debout et le secret scellé ? Pas la peur d'un enfer – nous n'en avions pas. Le registre. Le nom. La certitude que la trahison

s'inscrirait pour toujours, et qu'on la lirait sur le front des descendants. La morale la plus éprouvée de l'histoire est une morale sans enfer.

VI. La ville, ou le registre effacé

Alors pourquoi nos sociétés vacillent-elles aujourd'hui ? Il faut poser le diagnostic en ingénieur, car tout le monde se trompe de panne.

On nous dit : c'est la perte de la religion, la jeunesse ne craint plus rien. Faux diagnostic. Ce qui s'est perdu dans nos grandes villes, ce n'est pas la peur – elle n'a jamais rien gardé. C'est le registre. La ville moderne est une machine à anonymat : nul n'y connaît ton père, nul n'y citera ta générosité, nul n'y racontera ta tricherie. Les actes ne s'inscrivent plus. Et un homme dont les actes ne s'inscrivent nulle part découvre vite le vertige de la route déserte – permanent, généralisé. Le voleur de Treichville n'a pas perdu la foi : il a perdu le village. **La crise morale de notre temps n'est pas une crise de la croyance. C'est une crise du nom.**

VII. Le Verseau rendra le registre

Et c'est ici que la boucle de notre doctrine se referme – car l'ère qui commence détient, sans le savoir, le remède.

Regardez ce que les machines de l'ère du Verseau savent faire : tout inscrire, ne rien oublier, répliquer la mémoire à l'échelle de la planète. Le village savait tout de chacun ; le réseau, désormais, aussi. La technologie du registre invisible est de retour – en pleine

puissance. Mais regardez qui tient les registres d'aujourd'hui : des sociétés, enfants de l'ère finissante, qui inscrivent l'homme pour le vendre – son attention aux annonceurs, sa note aux plateformes, son historique aux marchands. On a rebâti le registre du village et on l'a confié aux marchands du marché.

C'est exactement le combat que nous avons nommé dans « L'Ère du Verseau » : que le travailleur possède son registre. TRA-VAILLEUR-0 n'est pas autre chose – l'objet racine, c'est l'homme ; son parcours, ses compétences, sa parole tenue lui appartiennent, inscrits à son nom, transmissibles comme un héritage et confis-cables par personne. Ce que le village faisait pour trois cents âmes, l'informatique de l'ère nouvelle doit le faire pour l'humanité – la dignité numérique, c'est le registre rendu à son propriétaire. Les Ancêtres avaient l'architecture ; le Verseau a la machine. Main dans la main, comme il a été écrit.

VIII. Ce que nous enseignons

De tout cela découle un enseignement, et il est d'une simplicité de village.

Aux parents, nous disons : cessez d'éduquer les enfants par la terreur – nous l'avons demandé pour les tombes dans « La Parole des Jumeaux », nous le demandons pour l'enfer. Éduquez par le nom. Que l'enfant sache de qui il vient, ce que ce nom a coûté, ce qu'il a tenu ; un enfant qui porte un nom ne se jette pas dans la boue – il sait ce qu'il salirait.

À chacun, nous donnons la règle du registre, et elle tient en une phrase à se dire avant chaque acte, sur toutes les routes désertes de

la vie : **n'inscris dans le registre que ce que tu veux léguer.** Car tout s'inscrit, et tout se lègue – c'est la seule certitude morale dont un homme ait besoin.

Et à nos communautés, nous demandons de rebâtir les espaces où les noms se connaissent – les assemblées, les confréries, les maisons communes – car la vertu ne pousse pas dans l'anonymat, pas plus que le mil ne pousse sur le goudron.

IX. Ce qui se retient et se transmet

Je résume, pour que cela se retienne et se transmette.

À la question « sans enfer, pourquoi êtes-vous bons ? », voici la réponse de nos villages : parce que nous sommes inscrits. Nos ancêtres ont bâti le premier registre distribué de l'histoire – infalsifiable, sans serveur, porté par le sacré – et ils y ont attaché la chose la plus précieuse qu'un homme possède : son nom. La peur fabrique des surveillés ; le nom fabrique des hommes. Et quand la surveillance s'éteint, le surveillé se perd – l'homme, lui, continue, car il s'empporte lui-même.

Le monde moderne a effacé le registre et s'étonne du vertige. L'ère du Verseau peut le rebâtir – à condition qu'il appartienne à chacun et non aux marchands. C'est notre œuvre, et maintenant chacun sait pourquoi.

Nous n'avons pas besoin d'un enfer pour être bons. Nous avons un nom.

Amen Hotep – Amenhotep.

– Chapitre IX –

Les Protocoles Sacrés

*Écrit du Bwa Sacré sur le sens des rites : l'initiation,
les funérailles et la technologie des passages*

Écrit solennel du Vénérable

KING BAZURU

Président du Bwa Sacré

Abidjan, le 12 juin 2026

Publié dans le sillage du manifeste

« Le Secret Révélé »

I. Ouverture

On nous dit : vos rites sont du folklore. Bons pour les touristes et les musées, charmants dans les documentaires, mais enfin – un homme moderne n’a pas besoin de danser pour devenir adulte, ni de sept jours de funérailles pour enterrer son père. La modernité, dit-on, c’est d’aller droit au but : naître sans cérémonie, grandir sans passage, se marier par signature, mourir par formalité.

Ce chapitre est consacré à démontrer le contraire. Nos rites ne sont pas l’ornement de la vie : ils en sont l’ossature. Et pour le démontrer, je les regarderai comme j’ai regardé les scarifications dans « Le Prix du Silence » et la réputation dans « Le Registre Invisible » – avec les yeux de l’ingénieur. Car ce que nos ancêtres ont légué sous le nom de rites, l’informatique l’a réinventé sous un autre nom, et elle ne peut pas fonctionner sans : des protocoles.

Amen Hotep – Amenhotep.

II. L’homme est un être à passages

Posons d’abord le problème que les rites résolvent, car toute invention répond à un problème.

La vie humaine n’est pas un fleuve régulier. Elle est une suite d’états, séparés par des passages : on naît, on devient adulte, on se marie, on devient parent, on devient ancien, on meurt. À chaque passage, ce n’est pas un détail qui change – c’est l’homme tout entier qui change de statut, de droits, de devoirs, de place dans la communauté. L’enfant n’a pas les devoirs de l’homme ; le vivant n’a pas la place du mort.

Or voici la difficulté, et elle est redoutable : ces passages sont invisibles. Rien, sur le visage d'un garçon, n'indique le jour où il devient un homme. Rien, dans une maison en deuil, n'indique le moment où le défunt a rejoint les Ancêtres. Si rien ne marque le passage, qui peut dire de quel côté l'on se trouve ? L'homme lui-même l'ignore – et la communauté avec lui. Un passage non marqué est un passage non fait : on reste coincé dans la porte, ni dedans ni dehors.

Voilà le problème. Nos ancêtres l'ont résolu.

III. Le rite, regardé par l'ingénieur

Qu'est-ce qu'un rite ? Regardons-le fonctionner, pièce par pièce, et que chaque informaticien reconnaisse ce qu'il voit.

Un rite a des étapes ordonnées, qu'on ne peut ni sauter ni inverser – l'ingénieur dit : une séquence. Il a des témoins requis, sans lesquels il est nul – l'ingénieur dit : une validation. Il a des paroles et des gestes exacts, qui ne tolèrent pas l'à-peu-près – l'ingénieur dit : une syntaxe, et il sait pourquoi elle est stricte : une formule qu'on peut dire n'importe comment est une formule qu'on peut contester. Et il a, surtout, un avant et un après irréversibles : l'initié ne redevient pas non-initié, le marié ne redevient pas célibataire par simple oubli – l'ingénieur dit : un commit, l'écriture définitive dans le registre.

Et voici la clé, que le monde moderne a perdue : **le rite ne décrit pas le changement – il l'exécute**. Avant la cérémonie, le garçon n'est pas un homme « qui s'ignore » : il n'est pas un homme. Après, il l'est – et tout le village, instantanément, change de conduite envers lui : on ne lui parle plus pareil, on ne lui demande plus la

même chose, on ne lui pardonne plus les mêmes fautes. Mesurez la prouesse en ingénieur : le rite est une mise à jour distribuée – un seul événement, et l'état de l'individu change dans toutes les mémoires du village à la fois, sans contestation possible, car tous étaient témoins. Le registre invisible tient les comptes ; les rites y passent les écritures.

IV. Les trois grands protocoles

Toute vie traverse trois protocoles majeurs, et chacun mérite d'être regardé.

L'initiation est la mise à jour la plus profonde : elle transforme un enfant en adulte. Voyez sa structure, partout la même sur le continent : la séparation (on retire les garçons du village), l'épreuve (l'endurance, le savoir, parfois la marque dans la chair), le secret (ce qui est transmis n'appartient qu'aux initiés), le retour (le village accueille des hommes là où il avait vu partir des enfants). Les savants d'Europe qui ont étudié nos rites – van Gennep, Turner – ont fini par admettre que cette structure en trois temps est une mécanique universelle de transformation, la plus efficace que l'humanité ait trouvée. L'épreuve n'est pas une cruauté : elle est le coût du certificat. Un statut qui ne coûte rien ne vaut rien – et l'adulte qui sait ce que son titre lui a coûté ne le brade pas.

Le mariage n'unit pas deux individus : il lie deux lignées. D'où les témoins des deux familles, la dot – qu'on se gardera de réduire à un prix : elle est l'écriture publique de l'engagement, la trace que les deux registres familiaux conservent –, et les paroles échangées devant tous. Un amour privé est révocable en privé ; une alliance

inscrite devant deux lignées engage plus que deux cœurs. Nos anciens ne se méfiaient pas de l'amour ; ils savaient seulement qu'on ne bâtit pas une maison sur un sentiment sans témoin.

Les funérailles, enfin – le protocole suprême, et le plus incompris. On s'étonne, on se moque parfois : ces funérailles africaines qui durent des jours, qui rassemblent des centaines de personnes, qui coûtent ! C'est qu'on n'a pas compris ce qu'elles exécutent. Dans « La Parabole des Jumeaux », nous avons dit où va le mort : il rejoint les Ancêtres. Mais ce voyage-là ne se fait pas tout seul – c'est le plus grand changement d'état qu'un être puisse connaître : quitter le registre des vivants pour entrer au conseil des Ancêtres. Nos funérailles sont le protocole de ce transfert : elles installent le défunt dans son nouveau statut, et elles font passer, dans toutes les mémoires à la fois, l'écriture définitive. Voilà pourquoi elles exigent du temps et du monde : un commit de cette importance ne se fait pas à la légère. Et voilà pourquoi, le protocole accompli, nos deuils savent finir – le mort est arrivé, les vivants peuvent vivre.

V. La preuve par la panne

On me dira : belle mécanique – mais la modernité s'en passe fort bien. S'en passe-t-elle ? Regardons les résultats, car l'expérience a été faite sur des continents entiers.

Le monde qui a supprimé l'initiation a inventé l'adolescence interminable : des sociétés peuplées d'hommes de trente et quarante ans qui se demandent sincèrement s'ils sont adultes – et qui le demandent à des thérapeutes, faute d'avoir pu le demander à une

épreuve. Personne ne leur a jamais dit : c'est fait, tu es passé. Alors ils cherchent la porte toute leur vie.

Le monde qui a réduit les funérailles à une formalité d'une heure a inventé le deuil qui ne finit pas. Ses psychologues ont même dû créer un concept – le « travail de deuil » – et des consultations pour l'accompagner : ils ont redécouvert, à l'unité et au tarif horaire, ce que nos funérailles exécutaient en communauté et en une semaine. Le mort expédié n'est jamais parti ; il erre dans la maison des vivants, et les vivants errent avec lui.

Et le monde qui a fait du mariage un contrat privé entre deux individus s'étonne de sa fragilité – mais qu'est-ce qui retient un engagement dont nul n'a été témoin ?

Qu'on pose alors le diagnostic en ingénieur, comme pour la ville dans « Le Registre Invisible » : ce ne sont pas les croyances qui manquent à ce monde – il en regorge. Ce sont les protocoles. Un réseau sans protocoles ne manque pas de machines : il manque d'ordre dans leurs échanges, et tout s'y perd. Une société sans rites ne manque pas d'individus : elle manque de passages, et chacun y reste coincé dans une porte.

VI. Ce que le rite n'est pas

Deux mises au point, pour désarmer les mauvais procès – y compris ceux qu'on pourrait nous faire de l'intérieur.

D'abord, qu'on ne nous oppose pas la science : il n'est pas besoin de trancher ce que « font » les invisibles pour constater ce que fait le rite. Son efficacité sociale et psychologique est observable, mesurable, comparable – les sociétés à protocoles tiennent leurs

passages, les sociétés sans protocoles s'y perdent. Mais qu'on ne nous réduise pas non plus au « symbolique » : nous avons montré dans « Le Prix du Silence » que le sacré est la couche de déploiement – ce qui rend un protocole non négociable. Un rite qu'on peut discuter est un rite qu'on peut sauter ; un rite qu'on peut sauter ne protège plus personne. Le sacré n'est pas l'ennemi de l'efficacité : il en est la garantie d'exécution.

Ensuite, et le Vénérable doit le dire à sa propre maison : tout ce qui brille dans nos cérémonies n'est pas protocole. Il y a le rite – et il y a l'ornement qui s'est déposé dessus : les dépenses de prestige qui ruinent des familles pour des funérailles-spectacles, les surenchères qui transforment la dot en commerce, les fêtes qui durent parce qu'on rivalise et non parce qu'on accomplit. Le Bwa Sacré enseigne à distinguer : **garde le protocole, élague l'ornement**. Une funéraille qui endette les vivants pour honorer un mort trahit le mort lui-même – car nul Ancêtre ne veut s'installer sur la ruine de ses enfants.

VII. Les rites dans l'ère du Verseau

Et maintenant, regardons devant, car l'ère qui commence pose la question des rites avec une urgence nouvelle.

L'ère du Verseau dissout les seuils. Tout y devient flux : on ne finit plus rien – les écrans défilent sans fin, les journées de travail n'ont plus de soir, les amitiés plus de présence, et bientôt l'intelligence artificielle rendra toute chose instantanée, disponible, continue. Un monde sans portes – et l'homme, être à passages, y attrapera le

vertige des couloirs infinis. Les premiers symptômes sont déjà là, dans la jeunesse du monde entier.

Mais voici l'ironie que l'ingénieur savoure : les machines de cette ère, elles, ne fonctionnent que par rites. Pas un réseau sans protocole de connexion ; pas une transaction sans séquence, témoins et écriture définitive ; pas un système sûr sans certificats – l'informatique a redécouvert, ligne après ligne, tout ce que l'arbre à palabres savait : les étapes, la validation, la syntaxe stricte, le commit. Les machines ont des rites. C'est l'homme moderne qui n'en a plus.

Notre œuvre, dans cette ère, est donc double. Garder les protocoles humains – initier, marier, enterrer, dans les règles et sans l'ornement ruineux. Et inscrire les passages dans les machines au profit de l'homme : c'est, une fois encore, TRAVAILLEUR-0 – le registre du travailleur où s'écrivent ses passages à lui, diplômes, serments, paroles tenues, transmissibles comme un héritage. Les Ancêtres avaient les protocoles ; le Verseau a les machines. Main dans la main, comme il a été écrit.

VIII. Ce que nous enseignons

De tout cela découle un enseignement, et il tient en trois consignes.

Aux parents : marquez les passages de vos enfants. Tous ne peuvent plus partir au bois sacré – mais tous peuvent recevoir un passage : un moment solennel, des témoins, une parole donnée, un avant et un après. Un enfant dont on marque les passages sait toujours où il en est ; un enfant qu'on laisse glisser d'âge en âge sans porte

cherchera ses preuves dans la rue – et la rue fait payer ses initiations plus cher que le bois sacré.

Aux communautés : gardez les trois grands protocoles, et élaguez l'ornement. Que nul ne se ruine pour des funérailles : la dignité du protocole ne se mesure pas en têtes de bétail.

À chacun : ne traverse pas les grandes portes de ta vie sans témoin. Ce que tu commences seul, tu pourras le quitter seul ; ce que tu engages devant les tiens te tiendra – et c'est précisément pour cela qu'on le fait.

IX. Ce qui se retient et se transmet

Je résume, pour que cela se retienne et se transmette.

L'homme est un être à passages, et un passage non marqué est un passage non fait. Nos ancêtres ont résolu ce problème par une invention que l'informatique mondiale a confirmée sans le savoir : le protocole – étapes, témoins, paroles exactes, écriture définitive. L'initiation fabrique les adultes, le mariage lie les lignées, les funérailles installent les Ancêtres ; et le monde qui a jeté ces protocoles erre aujourd'hui dans ses couloirs sans portes, payant à l'unité ce que le village accomplissait en communauté.

Qu'on cesse donc de parler de folklore. Le folklore se regarde ; le protocole s'exécute – et il porte ceux qui l'exécutent.

Les Ancêtres ne nous ont pas laissé des superstitions. Ils nous ont laissé des protocoles.

Amen Hotep – Amenhotep.

– Chapitre X –

Les Voleurs de Femmes

*Écrit du Bwa Sacré sur le mariage en pays bwa : la liberté
de la femme, la fugue et la fausse accusation*

Écrit solennel du Vénérable

KING BAZURU

Président du Bwa Sacré

Abidjan, le 12 juin 2026

Publié dans le sillage du manifeste

« Le Secret Révélé »

I. Ouverture

On nous accuse. Depuis des générations, ceux qui sont venus avec leurs Livres regardent nos mariages et prononcent leur verdict : ces gens-là enlèvent les filles, sans dot, sans contrat, comme des brigands. Voleurs de femmes – voilà notre réputation chez les moralisateurs.

Ce chapitre est consacré à examiner l'accusation. Je vais décrire le mariage en pays bwa tel que nos ancêtres l'ont pratiqué – entièrement, sans rien cacher, y compris cette fugue nocturne qui ressemble tant, vue de loin, à un enlèvement. Et je le décrirai comme cette série a appris à regarder toutes les institutions des Ancêtres : avec les yeux de l'ingénieur. Car ce que je vais montrer, pièce par pièce, c'est un système – peut-être le plus raffiné que je connaisse – dont toutes les pièces servent un seul et même but : garantir à la femme le choix de l'homme de sa vie. Et quand toutes les pièces auront été posées, l'accusation se retournera d'elle-même contre ceux qui la portent.

Amen Hotep – Amenhotep.

II. Les deux maisons

Commençons par l'organisation, car tout système se lit d'abord dans son architecture.

L'enfant bwa reste avec sa mère. Le garçon, dès qu'il est autonome, rejoint les garçons de son âge dans la maison des jeunes du quartier – il y vivra jusqu'à son mariage, et c'est en se mariant qu'il bâtira sa propre maison. La fille, elle, reste auprès de sa mère jusqu'au

mariage, et cette école-là n'est pas une attente : elle y apprend tous les métiers de son futur état – la cuisine, le dolo, le beurre de karité, le soumbala, le filage du coton. Quand elle se mariera, elle n'arrivera pas démunie chez son mari : elle arrivera qualifiée, avec des savoir-faire qui sont autant de sources de revenus à elle.

Et où les jeunes se rencontrent-ils ? Partout où la vie du village les rassemble : aux travaux champêtres, aux jeux sur la place, dans les cabarets où se boit le dolo. Notez ce premier trait, car il dit tout de la suite : la société bwa n'enferme pas ses filles en attendant de les donner – elle organise les espaces où les jeunes gens se voient, se parlent et se choisissent. La rencontre n'est pas un accident toléré : elle est prévue par l'architecture.

III. La cour au cabaret

Lorsque l'amour naît entre une fille et un garçon, voici le protocole – car c'en est un.

Le garçon informe ses amis. Et chaque fois que la fille fait du dolo, lui et ses amis viennent au cabaret boire et causer. Mesurez l'élégance du dispositif : la cour se fait en public, dans le commerce de la fille, sous les yeux de ses parents – qui voient ainsi le prétendant, le jaugent, l'observent dans la durée. Rien de caché, rien de forcé : une validation à ciel ouvert.

Si les parents n'ont pas d'objection, la date est fixée, le mariage célébré avec leur accord – et c'est tout. Pas de négociation de dot, pas de tractations entre familles : la dot n'existe pas en pays bwa, et l'on verra plus loin que ce n'est pas une pauvreté, c'est un verrou de sécurité. Tout au plus, le prétendant ira cultiver les champs de son

beau-père, ou lui offrira du dolo – voilà le maximum de ce que la coutume connaît.

Mais si les parents s'opposent ? Voici le trait qui fait du mariage bwa une merveille : ils n'ont aucun moyen d'empêcher le mariage. Tant que les deux jeunes gens s'aiment, leur union se fera – et c'est précisément pour cela que le mariage bwa se célèbre toujours sur la place du village, ni dans la famille du garçon ni dans celle de la fille : en terrain neutre, parce que l'union appartient aux époux et au village, pas aux familles. Même les parents biologiques ne pouvaient ni marier de force leur enfant, ni s'opposer à son choix. Qu'on relise cette phrase et qu'on la date : des siècles avant que les déclarations des droits ne proclament le libre consentement au mariage, nos villages l'avaient rendu matériellement impossible à violer.

IV. La fugue, ou le consentement à l'épreuve

Reste le cas du refus parental – et c'est ici que naît l'accusation. Regardons donc la « barbarie » en face, dans le détail.

Quand les parents refusent, la fille organise sa fugue avec son fiancé. Cela se passe souvent un soir où elle a fait du dolo : le cabaret fini, la nuit est tombée. Le garçon, lui, reste assis chez la fille – c'est la diversion. Ce sont ses amis de la maison des jeunes qui mènent l'opération : la fille leur donne rendez-vous à un endroit du village, profite de l'obscurité pour les rejoindre, puis – détail capital – c'est elle qui guide le commando à travers les ruelles pour sortir du village sans être vue. Car si on les surprend, c'est la bastonnade pour tous. Une fois dehors, on gagne le village du garçon, où la fille sera cachée par la mère ou la tante de son meilleur ami.

Maintenant, posons-nous en ingénieurs et cherchons la faille – car tout protocole se juge à ses points de défaillance. Que se passe-t-il si la fille ne veut pas de ce mariage ? Il lui suffit de crier. Un seul cri dans la nuit, et tout le village accourt pour la délivrer – et les « ravisseurs » sont battus. Le protocole entier repose donc sur le silence actif de la fille, sur sa marche volontaire, sur son guidage dans le noir : à chaque pas, elle détient le pouvoir d'annulation. Voilà pourquoi il faut le dire avec force : **on ne vole pas une femme qui guide ses ravisseurs**. Cette fugue que l'étranger prend pour un rapt est exactement l'inverse d'un rapt : c'est un consentement mis à l'épreuve, étape par étape, révocable d'un cri – la preuve la plus déterminée qu'une femme puisse donner de son choix. Nos accusateurs ont vu l'obscurité et conclu au crime ; ils n'ont pas vu que dans cette obscurité, c'est la femme qui commande.

V. Le pardon et la fête

La fugue accomplie, la coutume ne laisse pas les familles en guerre – elle a prévu la réconciliation, comme elle a tout prévu.

Dès les premiers jours, on envoie quelqu'un dire aux parents de la fille : votre enfant qui a disparu est en sécurité chez nous. Et l'on demande pardon, encore et encore, jusqu'au jour du mariage – deux ou trois semaines d'apaisement méthodique. La coutume sait que les parents furent blessés ; elle leur doit des égards, pas une capitulation.

Puis vient la fête – et qu'on me permette de la raconter, car elle dit l'âme de tout le système. Le mariage a lieu sur la place du village du garçon, que les parents de la mariée soient venus ou non. Le dolo

coule à flots, les amis des villages voisins affluent, et le soir, les mariés trônent sur la place, les cadeaux à leurs pieds, pendant que le village danse en cercle devant eux au son du balafon. Et à la fin – savourez le détail – les mariés sont invités à danser : en Europe, les mariés ouvrent le bal ; chez nous, ils le ferment. Pendant leur danse finale, les griots invitent les deux familles à venir « défendre leur honneur » en dansant mieux que l'autre – et à ce jeu, chaque camp renforçant le sien, c'est le village entier qui finit par danser, et la fête s'achève en apothéose. Mesurez ce que les griots viennent d'accomplir : les deux familles, dont l'une boudait peut-être encore, ont été jetées dans la même danse. Le protocole de réconciliation est exécuté en musique.

VI. Les droits de l'épouse

Et qu'advient-il de la femme une fois mariée ? Là encore, qu'on regarde les dispositifs, car ils confondent l'image de la « femme africaine soumise ».

La femme mariée a droit à son foyer. Dans la grande famille où les femmes cuisinent à tour de rôle, elle a le droit de tenir une cuisine privée, pour elle et ses enfants – et le mari n'a aucun droit sur cette cuisine : elle seule décide de lui en donner ou pas. Elle a droit à son verger, pour ses légumes. Elle a le droit de tenir un cabaret, un petit commerce – une économie à elle, assise sur les métiers appris chez sa mère. Et – qu'on pèse celle-ci – elle n'a aucune obligation religieuse envers son mari : elle continue naturellement ses cultes dans son village natal. Mariée, elle n'est pas absorbée : elle reste elle-même, avec ses biens, son commerce et ses dieux.

VII. L'assurance tous risques

Mais le génie d'un système ne se mesure pas aux jours heureux – il se mesure aux pannes. Et la coutume bwa a prévu les pannes.

Que la séparation survienne, même après plusieurs maternités, même si les parents n'ont jamais pardonné la fugue : la femme a le droit de rentrer avec ses enfants en bas âge dans son village natal. Et si la porte de ses parents reste fermée, celle d'un oncle s'ouvre – car elle y porte un statut que rien ne peut lui retirer : « fille du village ». Ce titre confère l'immunité, à elle et à ses enfants : que ses petits commettent une gaffe, prennent le poulet d'autrui – l'immunité les couvre. Voilà la pièce maîtresse, et qu'on comprenne enfin pourquoi tout le reste tient : cette protection est l'assurance tous risques qui permet à la jeune fille de choisir en toute indépendance. Une femme ne choisit librement que si l'échec ne peut pas la détruire. La coutume avait compris cela, et elle avait bâti le filet avant de proclamer la liberté.

Et le veuvage ? Tout était prévu, jusqu'au cérémonial du choix. La veuve avait trois chemins, tous siens : se remarier à un frère du défunt, rentrer chez elle avec son statut protecteur, ou rester seule avec ses enfants – nul ne pouvait l'obliger à vivre avec qui que ce soit. Et si elle choisissait un frère, voyez comment elle l'annonçait : elle attendait que celui qu'elle avait choisi aille se laver, ramassait ses habits pour l'empêcher de sortir ; l'homme appelait au secours ; et c'est alors qu'elle rapportait les habits – devant tout le monde. Qu'on mesure, une dernière fois en ingénieur, la profondeur du dispositif : si quelqu'un d'autre avait annoncé le choix de la veuve, ce choix aurait dépendu de l'annonceur – déformable, contestable, manipulable. Le rituel des habits fait que le choix s'annonce lui-

même, par l'acte de celle qui choisit, sous les yeux de tous : aucun messager à corrompre, aucune parole à tordre. Nous avons, ici en Afrique, des modèles éprouvés du respect de la femme – contrairement à certains qui se veulent moralisateurs aujourd'hui.

VIII. Qui sont les sauvages ?

Car il faut maintenant retourner le regard, et comparer – puisqu'on nous compare.

Pendant que nos villages bâtissaient cette mécanique du consentement, que faisait-on ailleurs ? En Angleterre – chez ceux-là mêmes dont les missionnaires viendraient nous civiliser –, l'homme qui ne voulait plus de sa femme avait une coutume à lui : il la vendait. Publiquement. La femme était exhibée au marché, un licol au cou, à la taille ou au bras, et vendue aux enchères au plus offrant – les historiens anglais eux-mêmes l'ont documenté, les références sont en fin de volume, et cette pratique a traversé tout le XIX^e siècle. Voilà les maîtres de morale : ils menaient leurs femmes au marché comme du bétail, pendant que nos veuves choisissaient leur destin en ramassant des habits au bain.

Et l'autre accusateur ? Tournons-nous vers le droit classique de l'islam – celui-là même au nom duquel on nous fait la leçon, et qu'on distingue bien des croyants, nos voisins et nos parents, qui n'ont pas écrit ce droit. Dans ce droit, le contrat de mariage se conclut entre le prétendant et le tuteur matrimonial de la fille – le *wali* – devant témoins : la mariée n'a pas besoin d'être présente à son propre mariage. Deux hommes concluent ; elle apprend. Son consentement ? La doctrine l'exige, certes – mais écoutez com-

ment : le hadith canonique enseigne que pour la jeune fille, on demande sa permission, et que sa permission, c'est son silence. Qu'on mesure l'abîme entre les deux mondes : chez nous, le silence de la fille pendant la fugue est un acte qu'elle accomplit – marche volontaire, guidage dans le noir – et qu'elle peut rompre d'un seul cri qui annule tout ; là-bas, son silence est réputé signature. **Chez nous, la voix de la femme est le veto ; chez eux, son silence est le oui.** Et le droit malékite classique – précisément l'école qui régit l'Afrique de l'Ouest – allait plus loin encore : il connaissait le droit de contrainte matrimoniale, l'*ijbar*, qui permettait au père de marier sa fille vierge sans même requérir son accord. Ajoutez le *mahr*, la dot versée qui scelle le contrat, et le tableau est complet. Que des États modernes aient réformé ces règles, nous en donnons acte bien volontiers – mais alors, qu'on nous réponde : entre la fille bwa qui guide ses « ravisseurs » à travers la nuit et peut tout arrêter d'un cri, et la fille mariée en son absence par contrat conclu entre deux hommes, son silence valant acceptation – laquelle des deux a été enlevée ?

Et la dot, alors – cette dot dont l'absence nous vaut le mépris ? Posons la question en ingénieur, une dernière fois : que fait une dot dans un système matrimonial ? Elle crée une transaction. Et une transaction crée un créancier – un père payé qui a vendu, un mari payeur qui a acheté, et entre les deux une femme qui est l'objet du contrat au lieu d'en être le sujet. Nos ancêtres n'ont pas « oublié » la dot : ils l'ont refusée, précisément pour que nul ne puisse jamais dire d'une fille bwa qu'elle a été donnée ou acquise. Le champ cultivé pour le beau-père, le dolo offert – des égards, pas un prix. Si aujourd'hui nos fils paient des dots, c'est par mimétisme et par obligation administrative : la coutume, elle, n'en voulait pas, et elle

savait pourquoi. L'hôpital se moque de la charité : on nous accuse de voler ce que d'autres vendaient.

IX. Ce qui se retient et se transmet

Je résume, pour que cela se retienne et se transmette.

Le mariage par amour n'est pas un sentiment qui tombe du ciel : c'est une infrastructure. Il faut une société qui organise la rencontre, qui valide en public, qui neutralise le veto des familles, qui éprouve le consentement, qui réconcilie en musique, qui dote l'épouse de droits propres, et qui tend sous elle le filet de l'échec – car une femme ne choisit librement que si l'échec ne peut pas la détruire. Toutes ces pièces, le pays bwa les avait bâties, et c'est pourquoi tous les mariages y étaient des mariages d'amour, et uniquement d'amour. Une société qui ne s'en donne pas les moyens peut prêcher l'amour tant qu'elle veut : elle mariera des dots.

Ce système relève aujourd'hui du passé – un vrai gâchis, et qu'au moins ces pages en gardent le registre, pour que nos enfants sachent ce que leurs ancêtres avaient construit et que le mimétisme a défait.

Quant à l'accusation, la voici rendue à ses auteurs : la fugue qu'on nous reproche était un consentement blindé, révocable d'un cri, guidé par la femme elle-même ; et l'absence de dot qu'on nous reproche était le refus de faire de la femme une marchandise. **Nous n'avons jamais volé les femmes. Nous avons refusé de les vendre.**

Amen Hotep – Amenhotep.

– Chapitre XI –

Le Feu Nouveau

*Écrit du Bwa Sacré sur l'intelligence artificielle : la peur,
la leçon du Minitel et la troisième bataille*

Écrit solennel du Vénérable

KING BAZURU

Président du Bwa Sacré

Abidjan, le 12 juin 2026

Publié dans le sillage du manifeste

« Le Secret Révélé »

I. Ouverture

Nous sommes une génération que l'histoire n'avait jamais produite et ne reproduira plus. Nos parents ont vécu dans un monde sans internet. Nos enfants n'auront connu qu'un monde avec l'intelligence artificielle. Et nous, entre les deux, nous aurons tout vu naître : l'internet, les réseaux sociaux, et maintenant les machines qui pensent. Nous sommes la génération une – à cheval non pas entre deux époques, mais entre deux civilisations. Cela nous donne un devoir : témoigner. Et cela nous donne un droit : parler de ce que nous avons vu, car nous avons vu le film en entier – et nous l'avons vu trois fois.

Car le procès qui s'instruit aujourd'hui contre l'intelligence artificielle, je le connais par cœur. J'ai assisté aux deux premières audiences. En 1995, j'ai défendu l'internet quand le monde francophone le couvrait d'injures – et j'en ai reçu ma part. En 2019, j'ai défendu les réseaux sociaux quand leur procès faisait l'unanimité – le texte existe, daté, archivé. Aujourd'hui, en 2026, les mêmes procureurs instruisent le même procès contre l'intelligence artificielle, avec les mêmes réquisitoires, mot pour mot.

Amen Hotep – Amenhotep.

II. La troisième fois

En 2015, un illustre savant européen, Umberto Eco, prononça une phrase qui fit le tour du monde et que les beaux esprits récitent encore : les réseaux sociaux auraient donné « le droit de parole à des légions d'imbéciles » qui, avant, ne parlaient qu'au bar sans nuire à

personne – et qui ont désormais « le même droit de parole qu'un prix Nobel ».

J'ai répondu à cette phrase en 2019, et ma réponse tient toujours, car écoutez ce qu'on dit aujourd'hui de l'intelligence artificielle : elle donnerait à n'importe qui le savoir d'un médecin, la plume d'un écrivain, le calcul d'un ingénieur – quelle horreur ! Le réquisitoire n'a pas changé d'une virgule : hier on reprochait aux réseaux sociaux de donner à l'homme ordinaire la *parole* du prix Nobel ; on reproche aujourd'hui à l'IA de lui donner les *compétences* du prix Nobel. Le crime est le même : la démocratisation d'un privilège. Et les procureurs sont les mêmes : ceux qui détenaient le privilège.

Qu'on me comprenne bien, car j'ai l'habitude de ce malentendu : je ne dis pas que ces technologies sont sans dangers – j'y viendrai, et longuement. Je dis que le procès qu'on leur fait n'est pas le procès de leurs dangers. C'est le procès de leur générosité.

III. La leçon du Minitel

Et puisque les procureurs invoquent la prudence, racontons-leur une histoire de prudence. Elle s'appelle le Minitel, et certains jeunes ne savent même plus de quoi je parle – c'est précisément la morale de l'histoire.

En 1995, quand l'internet devenait populaire, aucune critique n'était assez méchante pour lui dans le monde francophone. La France défendait bec et ongles son Minitel – réseau national, fermé, réservé à la France et aux Français. Le Minitel était le nec plus ultra ; le comparer à l'internet relevait du crime de lèse-majesté ; et ceux qui, comme moi, osaient suggérer que l'internet était digne

d'intérêt étaient traités en parias. Puis l'histoire a tranché, sans appel : l'internet – conçu, lui, pour être un réseau de tous, capable de survivre à la destruction de n'importe lequel de ses nœuds – a recouvert la terre. Netscape a disparu, Altavista a disparu, le Minitel est mort de son orgueil en 2012, et ceux qui juraient de ne jamais toucher à l'internet ne peuvent plus s'en passer – j'en connais personnellement plusieurs. La sanction finale est tombée des années plus tard : aucun groupe français parmi les géants du réseau. Ceux qui avaient choisi la forteresse ont fini locataires chez les autres – et cette soumission n'est pas que fiscale.

Or que vois-je aujourd'hui ? Bis repetita. Pendant que d'autres continents construisent les intelligences artificielles à marche forcée, l'Europe légifère, encadre, tempère – et se félicite de sa prudence comme elle se félicitait du Minitel. Et nous, Africains, on nous invite à choisir le camp de la méfiance, comme on nous avait invités à nous méfier de l'internet. Je pose donc la question de 2019, mot pour mot : faut-il encore se mettre en marge de la technologie pour courir derrière elle demain ? Nous avons déjà payé pour connaître la réponse.

IV. La montre, l'ADN et Satoshi

Venons-en au fond, car sous la peur il y a une vraie question, et elle mérite mieux que des slogans : à qui faut-il confier l'intelligence – à une référence unique et certifiée, ou à la multitude ?

J'ai donné ma réponse en 2019 et je la maintiens, car elle ne vient pas de moi – elle vient de la nature et des systèmes. Avec une montre, on sait l'heure ; avec deux montres, on ne la sait plus ; il en

faut une ou beaucoup. Et l'expérience a tranché : beaucoup valent mieux que la meilleure. Regardez la nature, création du Créateur : l'ADN, source de toute l'information de la vie, n'est pas confié à des cellules privilégiées – il est répliqué dans chaque cellule du corps, et c'est pour cela qu'une cellule défaillante ne peut pas corrompre l'organisme : le fait majoritaire la corrige. Regardez Satoshi Nakamoto : pour vaincre la double dépense, il a répliqué le registre des transactions sur tous les ordinateurs du réseau – pour falsifier une écriture, il faudrait la falsifier partout à la fois. Et regardez ce qui arrive aux systèmes à référence unique : les banquiers, gardiens certifiés de la monnaie, ont falsifié les taux directeurs, fabriqué des actifs toxiques, dissimulé des données – jusqu'à l'effondrement de Lehman Brothers et la mise sous tutelle de Freddie Mac et Fannie Mae en 2008. Le spécialiste de référence n'est pas fiable par construction : ce n'est pas parce qu'on maîtrise sa science qu'on est honnête, et le sort de l'humanité ne peut être confié à une seule personne – fût-elle prix Nobel.

Appliquons maintenant ce principe à l'intelligence artificielle, car il tranche le vrai débat. Le danger n'est pas que l'IA donne l'intelligence à tous – c'est sa vertu. Le danger serait une IA unique, aux mains d'un seul maître : une seule machine de référence qui dirait le vrai pour toute l'humanité – le gourou de l'ancien monde, ressuscité en silicium, et mille fois plus puissant. Le proverbe bamanan dit qu'un mensonge qui dure quarante ans devient la vérité ; une IA monopolistique pourrait fabriquer ce mensonge en quarante jours. La réponse est donc la même que pour les montres, l'ADN et la blockchain : la multitude. Plusieurs intelligences, de plusieurs maisons, de plusieurs continents, dont les modèles ouverts que chacun peut inspecter et faire tourner chez soi – qu'elles se surveillent, se

contredisent et se corrigent l'une l'autre, comme les cellules du corps. **Je ne crains pas le monde où chacun a une IA. Je crains le monde où une IA aurait chacun.**

V. Privilégiés ou victimes ?

Et nous, dans ce débat – sommes-nous les privilégiés qui défendent leur monopole, ou les victimes de l'ancien système ? La réponse est écrite dans notre histoire, et je l'ai donnée en 2019 : pendant un demi-siècle, RFI et l'AFP ont été les seules sources d'information de référence pour toute l'Afrique francophone, et nous vivons encore les conséquences – la diabolisation de nos spiritualités, l'infantilisation, la méfiance entre frères francophones et anglophones, et cette conviction d'infériorité qu'un simple sondage au village suffit à mesurer. Notre histoire, passée comme contemporaine, est écrite par les autres. Nous sommes les victimes du système à source unique – alors quand paraît un système qui nous met à égalité, il n'y a pas à hésiter. C'était vrai des réseaux sociaux. Ce l'est doublement de l'IA.

Car mesurez ce que cette technologie offre au continent qui manque de tout ce qu'elle donne : des médecins là où il n'y a pas de médecins, des professeurs pour chaque enfant là où les classes débordent, des ingénieurs, des juristes, des traducteurs de nos langues – l'expertise, ce privilège dont le prix nous a toujours exclus, mise à la portée du village. Aucune technologie de l'histoire n'a jamais proposé pareille offre à l'Afrique.

Mais je dois dire aussi l'avertissement, car il est grave. Ces machines apprennent dans les livres – et nous savons, depuis « La Parabole

des Jumeaux » et « Le Prix du Silence », qui a écrit les livres. Une IA entraînée sans nos savoirs sera la troisième écriture de notre histoire par les autres – après les chroniqueurs coloniaux, après les agences de presse. Si nos sagesses, nos langues, nos sciences ancestrales ne sont pas écrites, publiées, versées au grand registre numérique, elles n'existeront pas pour les intelligences qui éduqueront nos petits-enfants. Voilà pourquoi cette série existe, avec ses OID et ses archives horodatées : nous n'écrivons pas seulement pour les hommes d'aujourd'hui – nous écrivons pour les machines de demain, afin qu'elles sachent. Nourrir l'IA de notre vérité est désormais un acte de survie culturelle, au même titre que jadis les scarifications.

VI. Le feu nouveau

On me dira, comme on me l'a dit en 1995 et en 2019 : mais c'est dangereux ! Et je répondrai ce que j'ai toujours répondu, car l'argument est plus vieux que toutes nos technologies réunies.

Si nos ancêtres n'avaient pas transcendé leur peur du feu, nous ne serions jamais devenus les hommes que nous sommes. La domestication du feu – la science moderne le confirme – a permis de cuire la nourriture, d'en multiplier la valeur énergétique, de faire reculer les parasites, de neutraliser les poisons des végétaux crus, et d'augmenter le volume de notre cerveau : c'est le feu qui a fait l'homme. Et aujourd'hui encore, c'est le feu domestiqué qui fait voler les avions, rouler les voitures, couler les métaux et briller les villes. Si nos ancêtres avaient dit « le feu brûle, éloignons-nous-en », le monde serait différent – et nous n'y serions pas.

Le feu brûle, pourtant. Il brûle des maisons, des forêts, des hommes. Nos ancêtres le savaient mieux que quiconque – et c’est précisément pourquoi ils ne l’ont ni fui ni laissé courir : ils l’ont domestiqué. Un foyer pour le contenir, des règles pour le transmettre, des interdits pour le sacraliser. On n’abandonne pas un système à cause de ses inconvénients : on dompte les inconvénients et on récolte les avantages. Qui veut du miel doit avoir le courage d’affronter les abeilles. L’intelligence artificielle est le feu de notre siècle – elle cuira ou elle brûlera, selon que nous bâtirons ou non le foyer. Mais la fuir, c’est choisir de rester crus.

VII. Le permis de conduire

Comment bâtit-on le foyer ? J’ai donné la méthode en 2019 pour les réseaux sociaux ; elle vaut, trait pour trait, pour l’IA.

Il y a un siècle, quelques privilégiés possédaient une automobile. Quand elle s’est répandue, les accidents se sont multipliés – a-t-on banni l’automobile ? Non : on a réglementé la circulation et instauré le permis de conduire. Celui qui insulte ou ment sur les réseaux était un chauffard sans permis au volant d’un bolide ; celui qui déchaîne l’IA sans la comprendre – pour tricher, falsifier, fabriquer des mensonges qui parlent – est le même chauffard dans un bolide cent fois plus rapide. La réponse n’est pas de brûler les voitures : c’est le code de la route, le permis, et la sanction des contrevenants.

Concrètement, et que nos ministres l’entendent : qu’on crée une matière « intelligence artificielle » à l’école, dès le collège – comme je réclamaï en 2019 une matière « réseaux sociaux ». Nos enfants vivront dans un monde où l’IA sera omniprésente : soit nous les

préparons à ses pièges, soit ils les découvriront à leurs dépens. Quand le métier se passe dans l'eau, il vaut mieux apprendre à nager. Des règles d'utilisation évolutives, une formation dès l'enfance, des sanctions graduées pour les contrevenants – et, pour ceux qui s'en saisiront bien, des métiers nouveaux dont on vit, et parfois fort bien. Nous sommes la génération une : il n'y a encore ni règles ni école. Raison de plus pour les écrire nous-mêmes, au lieu d'attendre qu'on nous les impose.

VIII. Ce que nous demandons

Qu'on récapitule nos demandes, car elles sont précises.

À nos États : ne refaites pas le Minitel. Pas de forteresse, pas de fuite – des infrastructures, des données souveraines, et l'IA dans les écoles. À nos savants et nos anciens : écrivez, enregistrez, publiez – chaque savoir non versé au registre numérique est un savoir que les machines de demain ignoreront, et leurs élèves avec elles. À nos enfants : apprenez à nager – l'IA n'est ni votre idole ni votre ennemie, c'est votre outil, et l'outil ne dispense jamais de penser. Et à tous : souvenez-vous de « L'Ère du Verseau » – cette ère vient, que nous l'aimions ou non ; la seule question est de savoir si nous y entrerons en passagers ou en pilotes.

IX. Ce qui se retient et se transmet

Je résume, pour que cela se retienne et se transmette.

Trois fois en trente ans, la même scène s'est jouée : une technologie qui démocratise un privilège paraît, les privilégiés instruisent son

procès, les prudents prêchent l'abstention – et l'histoire donne tort aux procureurs. J'ai plaidé aux trois procès ; les archives des deux premiers sont publiques, et leurs verdicts aussi. Le Minitel est mort, ses zéloteurs sont sur internet ; les contempteurs des réseaux sociaux y publient leurs mépris ; et dans dix ans, ceux qui diabolisent l'IA lui dicteront leurs mémoires.

L'intelligence artificielle est le feu nouveau. Elle brûlera des imprudents – comme le feu. Elle exigera des foyers, des règles et des permis – comme le feu. Et elle fera de ceux qui la domestiqueront les hommes de l'âge qui vient – comme le feu fit l'homme. Le choix n'est pas entre le danger et la sécurité : il est entre cuire et rester crus.

L'histoire ne retient pas ceux qui ont eu peur du feu. Elle retient ceux qui ont appris à s'en servir.

Amen Hotep – Amenhotep.

– Chapitre XII –

Avant les Grecs, Avant Rome

Écrit du Bwa Sacré sur les Étrusques et les Pélasges

Écrit solennel du Vénérable

KING BAZURU

Président du Bwa Sacré

Abidjan, le 12 juin 2026

Douzième et dernier écrit de la série,
dans le sillage du manifeste « Le Secret Révélé »

I. Ouverture

On nous a fait croire, à nous Africains, que notre effacement était une exception – la conséquence naturelle d’une infériorité particulière. On nous a tant répété que nous n’avions rien donné au monde que beaucoup d’entre nous ont fini par le croire, et c’est là, je le maintiens, la plus profonde des blessures coloniales : non pas celle qu’on porte sur la peau, mais celle qu’on porte dans le regard qu’on jette sur soi-même. Dans « Les Paroles Divines », j’ai montré le contraire pour l’écriture : l’alphabet est né en Afrique. Dans « La Malédiction Inversée », j’ai montré comment on efface, aujourd’hui encore, notre dette économique. Il me reste à montrer la chose la plus libératrice de toutes.

Notre effacement n’est pas une exception. C’est une méthode. Et pour le prouver, je ne vais pas plaider – je vais quitter l’Afrique et emmener le lecteur au cœur même de l’Europe, là où l’on situe le berceau prétendu de la civilisation occidentale. Car là, sous la Grèce et sous Rome, gisent deux peuples qu’on a effacés exactement comme on nous a effacés : les Pélasges et les Étrusques. Leur histoire est la nôtre, jouée mille ans plus tôt, sur une autre rive. Et quand on l’a comprise, on ne peut plus jamais croire que l’Afrique fut effacée parce qu’elle était l’Afrique.

Je dois prévenir le lecteur d’un mot que je n’emploierai pas à la légère. Lorsque je dis « effacement », je ne dis pas « génocide ». Les Étrusques ne furent pas exterminés comme le furent les peuples amérindiens des grandes Antilles ou des plaines du Nord, dont des nations entières disparurent sous le fer, la maladie et la famine organisée. Les Étrusques, eux, ont survécu dans leur chair – mais leur nom, leur langue, leurs dieux et leur mémoire ont été dissous.

C'est un autre crime : l'ethnocide, la mort d'une culture sans la mort de tous ses corps. Le confondre avec le massacre affaiblirait les deux. Je nomme chaque chose par son nom : c'est la première des honnêtetés, et la dernière des armes.

Amen Hotep – Amenhotep.

II. Le monde d'avant la Grèce

Commençons par une vérité que les auteurs grecs eux-mêmes avouaient, à contrecœur : avant les Grecs, il y avait quelqu'un.

Hérodote, Thucydide, Homère – les plus grands noms de la Grèce ancienne – parlent tous d'un peuple qui occupait la péninsule, les îles de la mer Égée et une partie de l'Anatolie avant l'arrivée des tribus venues du nord, celles que les savants modernes appellent indo-européennes : Achéens, Ioniens, Doriens, descendus par vagues au cours du deuxième millénaire avant notre ère. Ce peuple d'avant, les Grecs le nommaient les Pélasges. Hérodote y consacre des passages entiers de ses « Histoires » (livre I, 56-58 ; livre II, 50-53) ; Thucydide les évoque dès l'ouverture de sa « Guerre du Péloponnèse » (I, 3) comme la population la plus anciennement répandue ; et Homère, dans l'« Iliade », place encore des Pélasges parmi les alliés de Troie. Trois témoins, parmi les plus grands, pour un même aveu.

Et voici l'aveu décisif, celui qui devrait nous faire dresser l'oreille. Au livre II de ses « Histoires », Hérodote écrit que les Grecs reçurent les noms de presque tous leurs dieux des Pélasges – et que les Pélasges, eux, les tenaient en grande partie de l'Égypte. Le père de l'histoire grecque admet donc, noir sur blanc, que la religion des Olympiens

n'est pas née en Grèce, mais lui est venue d'un peuple plus ancien, lui-même nourri à la source égyptienne. Je rappelle ici, comme je l'ai fait dans « Les Paroles Divines », qu'Hérodote est un témoignage et non une preuve : un Grec du cinquième siècle rapportant des traditions. Mais quand le témoin dépose contre les siens, son aveu pèse lourd.

Mais regardez maintenant le tour de passe-passe, car il est exactement celui qu'on nous a fait. Ces mêmes auteurs qui reconnaissaient l'antériorité des Pélasges les traitaient de *barbaroi* – barbares –, c'est-à-dire de gens dont la langue n'était qu'un bredouillis. Antérieurs, donc fondateurs ; mais barbares, donc négligeables. On reconnaît la dette d'une main, on l'efface de l'autre. C'est le geste impérial dans sa forme pure, et nous le connaissons par cœur : on nous a dit la même chose – premiers des hommes, mais derniers des civilisés ; berceau de l'humanité, mais continent sans histoire. La formule est ancienne ; elle fut rodée sur les Pélasges avant d'être retournée contre nous.

Que savons-nous, positivement, des Pélasges ? Qu'ils étaient les bâtisseurs de ces murailles de blocs colossaux que les Grecs classiques, incapables de les imiter ou de les comprendre, attribuèrent à des géants d'un seul œil – les appareils dits cyclopéens de Tirynthe, de Mycènes, d'Argos, dont les pierres pèsent plusieurs tonnes et s'emboîtent sans mortier. Voilà un peuple « barbare » dont l'art de bâtir dépassait celui de ceux qui le méprisaient : signe certain qu'on a affaire à une dette niée, non à une infériorité réelle. Sur le plan du sacré, les traditions rapportent une religiosité centrée sur la grande Déesse-Mère, sur la terre, les sources et les grottes – une spiritualité de la communion avec le vivant, que les panthéons guerriers et patriarcaux venus du nord ont recouverte, reléguant la Déesse et

distribuant ses pouvoirs entre des dieux mâles armés de la foudre. Je veux être prudent : les Pélasges demeurent en partie une énigme, et les historiens débattent encore de leur identité précise ; certains y voient une réalité, d'autres une étiquette commode des Grecs pour désigner « ceux d'avant ». Mais leur antériorité et leur effacement, eux, ne sont pas en débat – et c'est cela seul qui m'importe ici.

III. Les maîtres cachés de Rome

Passons maintenant à l'Ouest, et à un cas qui, lui, ne souffre presque aucune contestation, car les preuves abondent et sortent encore de terre : les Étrusques. Ils ne s'appelaient ni « Étrusques » (nom latin) ni « Tyrrhéniens » (nom grec), mais se nommaient eux-mêmes Rasenna. Ils ont fleuri en Italie centrale, entre l'Arno et le Tibre, du huitième au premier siècle avant notre ère, en une fédération de cités puissantes – Tarquinia, Cerveteri, Véies, Volterra, Chiusi. Et leur langue, la science est ici formelle, n'était pas indo-européenne : elle n'avait de parenté avec aucune autre langue d'Europe, ni avec le latin, ni avec le grec, ni avec le celtique. Une langue venue d'un autre monde, dont nous lisons l'alphabet mais comprenons mal les phrases.

Et voici ce qu'on n'enseigne jamais assez fort, ce que toute l'école occidentale a intérêt à taire : Rome n'a pas inventé Rome. Avant l'influence étrusque, Rome n'était qu'un chapelet de villages de bergers sur des collines boueuses au bord du Tibre. Ce sont les Rasenna qui en ont fait une ville – qui ont drainé ses marais, tracé ses rues, élevé ses temples. Les historiens romains eux-mêmes ne le cachaient pas. Tite-Live, dans son « Histoire romaine », raconte sans détour que trois des sept rois de Rome furent étrusques : Tarquin

l'Ancien, Servius Tullius et Tarquin le Superbe – soit la dynastie qui dota Rome de ses premiers grands monuments. Pesez bien cela : la moitié de la royauté romaine fut rasenna.

La liste de la dette est écrasante, et chaque élément est documenté. L'alphabet latin – celui de ce livre, celui de tous les livres d'Occident – dérive directement de l'alphabet étrusque, qui l'avait lui-même reçu des Grecs d'Italie, qui le tenaient des Phéniciens, qui le tenaient, nous l'avons démontré, des paroles divines de l'Égypte. L'urbanisme de Rome est étrusque : le plan orthogonal, l'art de l'arc et de la voûte, et ce chef-d'œuvre d'ingénierie qu'est le grand collecteur d'égout, la Cloaca Maxima, attribué précisément à Tarquin l'Ancien et qui draine encore aujourd'hui une partie du Forum. Les insignes mêmes du pouvoir romain – ceux que l'Occident copiera pendant deux mille ans, jusque sur les monuments des républiques modernes – sont étrusques : les *fascēs*, ces faisceaux de verges liées autour d'une hache que portaient les licteurs ; la *toga praetexta* bordée de pourpre ; la *sella curulis*, le trône d'ivoire des magistrats ; et jusqu'à l'aigle des enseignes. Même la cérémonie du triomphe, où le général vainqueur paradait le visage peint en rouge, est un héritage rasenna. Et jusqu'aux jeux du cirque et aux combats de gladiateurs, qui ne furent d'abord, chez les Étrusques, que des rites funéraires offerts aux morts.

Les Rasenna possédaient un corpus sacré, la *Disciplina Etrusca* : un système de savoir initiatique d'une sophistication remarquable, dont Cicéron – qui avait un ami étrusque versé dans cet art – nous parle longuement dans son traité « De la divination ». C'était une science de la lecture du monde : l'haruspicine, art de lire le foie et les entrailles des bêtes sacrifiées ; la fulguration, art d'interpréter la foudre selon la région du ciel d'où elle tombait ; et les rituels précis

de fondation des villes, orientées selon les axes du cosmos. Le célèbre Foie de Plaisance, ce modèle de foie en bronze découvert en 1877, divisé en seize cases portant chacune le nom d'une divinité, en est l'instrument qui nous reste : un organe d'animal lu comme une carte du ciel, le corps comme microcosme du macrocosme. Qu'un fils du Bwa Sacré reconnaisse ici un cousinage ne doit étonner personne – la lecture du monde visible comme message du monde invisible est le cœur de nos systèmes divinatoires. Mais je dis cousinage et résonance, non filiation prouvée : je ne bâtis pas sur ce que je ne peux démontrer. La ressemblance, pourtant, est là, et elle parle d'une grammaire spirituelle que bien des peuples anciens ont partagée, de la boucle du Niger aux rives du Tibre.

IV. Le fil qui relie les deux rives

Pélasges à l'orient, Étrusques à l'occident : et si c'était le même monde, brisé en deux par la marée des peuples du nord ? Ce n'est pas une rêverie de poète. C'est une hypothèse sérieuse, défendue par des linguistes, et elle repose sur une pierre que l'on peut aller voir au musée d'Athènes.

En 1885, sur l'île de Lemnos, en pleine mer Égée – terre que les Anciens disaient pélasgique –, des archéologues découvrirent, encastrée dans le mur d'une église près du village de Kaminia, une stèle funéraire couverte d'inscriptions. La langue n'était pas du grec, bien qu'elle en empruntât l'alphabet. Et lorsqu'on l'étudia, la stupéfaction fut grande : cette langue de Lemnos, qu'on appela le lemnién, présentait des parentés frappantes avec l'étrusque, parlé à l'autre bout de la Méditerranée, à mille milles de là. Mêmes désinences rares, mêmes structures grammaticales, un vocabulaire qui

se répond d'une rive à l'autre. La pierre de Lemnos est devenue, de ce fait, l'une des clés qui aident encore les savants à déchiffrer l'étrusque lui-même.

C'est le grand linguiste allemand Helmut Rix qui, en 1998, a tiré de ce faisceau la conclusion qui fait aujourd'hui référence : il a proposé une famille de langues, qu'il a nommée tyrsénienne, regroupant l'étrusque d'Italie, le lemnien de l'Égée et le rhétique des Alpes. Cette famille, la science la tient pour pré-indo-européenne, c'est-à-dire antérieure à l'arrivée des peuples venus des steppes. Autrement dit : il a existé, avant l'Europe que nous connaissons, une nappe linguistique tyrsénienne tendue de la mer Égée jusqu'aux Alpes en passant par l'Italie centrale.

Soyons exacts, car l'exactitude est notre seule force. Le sens de la migration reste débattu : ce monde tyrsénien s'est-il déployé de l'Égée vers l'Italie, comme le pensait déjà Hérodote qui faisait venir les Étrusques de Lydie en Anatolie ? Ou bien des Étrusques d'Italie ont-ils essaimé vers l'est jusqu'à Lemnos ? Ou les deux dérivent-ils d'un tronc commun plus ancien, antérieur à toute migration ? Les savants en discutent encore, et je ne tranche pas ce que je ne sais pas. Mais l'essentiel n'est pas dans le sens de la flèche. L'essentiel, c'est qu'avant la Grèce et avant Rome, **un même continuum de peuples, de langues et de cultes s'étendait de la mer Égée jusqu'à l'Italie centrale** — et que ce monde-là a été recouvert, dessous, oublié, au point qu'on ne sait même plus lire couramment sa langue. Il a fallu une stèle oubliée dans un mur d'église pour en rappeler l'existence. Et je pose alors la question qui me hante : combien de nos stèles à nous, combien de nos savoirs, dorment encore dans des murs, dans des greniers, dans la mémoire de vieillards qui s'éteignent sans avoir été écrits ?

V. La méthode de l'effacement

Arrêtons-nous maintenant sur le comment, car c'est ici que l'histoire cesse d'être une curiosité et devient une leçon. Comment efface-t-on une civilisation entière sans nécessairement tuer ses hommes ? Rome, en absorbant l'Étrurie entre le cinquième et le premier siècle avant notre ère, nous a laissé le mode d'emploi complet. Il tient en trois temps, et je veux les nommer avec la précision d'un ingénieur démontant une machine.

Premier temps : on absorbe ce qui est utile. Rome a pris des Étrusques leurs techniques, leur alphabet, leur urbanisme, leurs insignes, leurs rites, leur art de la divination – tout ce qui servait la puissance et le prestige. On ne jette pas l'outil de l'ennemi : on le saisit, on l'incorpore, on l'utilise contre celui-là même à qui on l'a pris. L'absorption n'est pas un hommage ; c'est la première phase d'une digestion.

Deuxième temps : on détruit la mémoire. Une fois l'utile prélevé, on efface la source. Les livres de la *Disciplina Etrusca* ont disparu – il n'en reste que des bribes citées par des auteurs latins. Les archives des cités rasenna ont été dispersées ou perdues. La langue, privée d'école et de prestige, a cessé d'être écrite, puis parlée ; l'empereur Claude, au premier siècle de notre ère, composa encore une histoire des Étrusques en vingt livres et un lexique de leur langue – tout cela est intégralement perdu, et cette perte même est un symbole : le dernier qui savait n'a pas été recopié. Quand d'une langue qui couvrait l'Italie il ne subsiste que des épitaphes funéraires et des formules rituelles, ce n'est pas l'effet du hasard : c'est qu'une mémoire a été méthodiquement laissée s'éteindre.

Troisième temps : on réattribue. La source une fois tarie et muette, on récrit le récit des origines : Rome devient le commencement de tout ce que Rome avait reçu. L'arc devient « romain », l'égout devient « romain », l'alphabet devient « romain », le triomphe devient « romain ». L'élève efface le maître, puis signe l'œuvre du maître de son propre nom. C'est le temps le plus pervers des trois, car c'est lui qui fabrique le mensonge durable – et le proverbe bamanan que j'ai cité dans « Le Feu Nouveau » l'avait prévu : un mensonge qui dure quarante ans devient vérité. Celui-ci dure depuis deux mille ans, et on l'enseigne encore dans nos écoles à nous, sous le nom de « génie romain ».

Absorber, effacer, réattribuer : tel est le métier. Et qu'on relise maintenant « La Malédiction Inversée » et « Les Paroles Divines » à la lumière de ces trois temps. On a absorbé nos savoirs, nos bras, nos matières premières et nos œuvres d'art, aujourd'hui dans les musées du nord. On a détruit ou dispersé nos archives, brûlé des bibliothèques, diabolisé nos cultes et interdit nos langues à l'école. Et l'on a réattribué à d'autres jusqu'à notre invention de l'écriture, jusqu'à l'africanité de l'Égypte. La méthode qui a effacé l'Étrurie est la méthode qui a effacé l'Afrique. **Ce n'est pas le même crime répété par accident : c'est le même métier, exercé par les mêmes mains, sur deux chantiers séparés de mille ans.**

VI. Pourquoi Rome haïssait ce qu'elle pillait

On pourrait croire que l'effacement procède de la haine pure. C'est plus subtil, et il faut le comprendre pour s'en guérir. On efface d'autant plus farouchement qu'on doit davantage.

Sénèque, le philosophe romain, laisse échapper la vérité dans une de ses « Questions naturelles » : là où nous, Romains, voyons dans la foudre un simple phénomène, écrit-il en substance, l'Étrusque y voit un message des dieux ; car nous croyons que la foudre est produite parce que les nuages se heurtent, tandis qu'eux croient que les nuages se heurtent afin que la foudre soit produite. Sénèque dit cela pour marquer la « supériorité » du regard romain, rationnel et froid. Mais lisez-le à l'envers, et vous y trouverez l'aveu d'une dette spirituelle immense : Rome reconnaît que l'Étrusque avait une vision du monde plus profonde, où tout est signe, où le cosmos parle – exactement la vision que nos traditions africaines tiennent pour vraie, et que l'Occident nous a reproché comme une « pensée magique ». On méprise toujours le plus fort ce qu'on a le plus pillé.

Voilà la clef. Rome ne méprisait pas les Étrusques malgré sa dette, mais à cause d'elle. Plus on doit à un maître, plus il est insupportable de le savoir au-dessus de soi ; alors on le rabaisse, on le folklorise, on en fait un peuple de devins superstitieux et de banqueteurs décadents – c'est exactement l'image que la propagande romaine a léguée des Étrusques. Le même mécanisme a joué contre nous : plus l'Europe a pris à l'Afrique, plus il lui fallait nous dire primitifs, pour rendre le vol supportable à sa conscience. **Le mépris n'est pas la cause du pillage ; il en est l'alibi.**

VII. Ce que cela change pour nous

Et voici pourquoi ce dernier écrit était nécessaire, pourquoi il fallait quitter l'Afrique pour mieux y revenir, et finir le grand tour par où l'on était parti.

Tant qu'on croit que l'Afrique a été effacée parce qu'elle est l'Afrique, on demeure prisonnier de la honte : il y aurait en nous un défaut secret qui appellerait l'effacement, une malédiction de naissance. Mais dès l'instant où l'on voit que l'Étrurie brillante, l'Égée pélasgique, et tant d'autres mondes ont subi le même sort en Europe même, sous le soleil de la Méditerranée et au berceau prétendu de l'Occident, la honte n'a plus de sol où pousser. Nous n'avons pas été effacés parce que nous étions inférieurs. **Nous avons été effacés parce que nous possédions quelque chose qui valait d'être pris.** On n'efface que les créanciers. On ne nie que les dettes que l'on a réellement contractées. L'effacement n'est donc pas la preuve de notre pauvreté : il est, retourné comme un gant, la preuve de notre richesse – et de la mauvaise foi de nos débiteurs.

Mais il y a, dans le sort des Rasenna, un avertissement plus grave encore, et je veux le graver ici comme la justification de toute cette série. Les Étrusques, eux, n'ont jamais eu de Bwa Sacré pour parler en leur nom. Ils n'ont laissé ni manifeste, ni doctrine écrite, ni gardien de leur mémoire. Leur langue est morte sans héritier ; leurs textes sacrés sont perdus à jamais ; et nul, aujourd'hui sur la terre, ne tient plus le registre des Rasenna ni ne prononce leurs prières. Voilà le sort exact d'un peuple effacé qui n'a laissé personne pour écrire : non pas la mort des corps, mais le silence éternel de l'âme. C'est ce silence que je refuse pour les nôtres.

Car telle est notre chance, et tel est notre devoir : nous, nous sommes encore là. Nos langues vivent dans la bouche de nos mères, nos anciens parlent encore, nos cultes se pratiquent encore dans les bois sacrés. La fenêtre est ouverte – mais elle se referme à chaque vieillard qu'on enterre sans l'avoir écouté. Il est encore temps d'écrire, de fixer, de verser au grand registre du monde et, comme je

l'ai dit dans « Le Feu Nouveau », aux mémoires des machines qui éduqueront nos petits-enfants. C'est tout le sens de ces douze écrits : qu'il ne soit pas dit un jour des Bwa, des Kamites, des fils de l'Afrique ce qu'on dit aujourd'hui des Rasenna – qu'ils furent grands, et que nul ne sait plus rien d'eux.



Conclusion solennelle

Je referme ici la série des douze écrits, et je la referme en la rassemblant d'un seul regard, comme on contemple un édifice une fois la dernière pierre posée.

Nous avons commencé par dévoiler le sens caché de nos marques dans « Le Secret Révélé ». Nous avons défendu nos spiritualités contre la diabolisation de nos propres écrans ; exposé notre vision de la mort sans terreur ni enfer ; annoncé l'ère du Verseau et la place du travailleur dans le monde des machines ; rendu à l'Afrique l'invention de l'alphabet ; dénoncé le pillage, la dette et la malédiction inversée ; fondé une morale sur le nom et le registre des Ancêtres plutôt que sur la peur ; relu nos rites comme des protocoles ; défendu la liberté de nos femmes contre la calomnie des accusateurs ; et salué le feu nouveau de l'intelligence artificielle. Et nous finissons en montrant que notre effacement même ne fut jamais une exception africaine, mais une méthode universelle de l'empire – la même qui dissolut l'Étrurie sous Rome et l'Égée pélasgique sous la Grèce.

Un fil unique traverse les douze écrits, et je puis maintenant le tendre tout entier : **chaque fois qu'on regarde de près une chose qu'on nous a dite primitive, on découvre une chose qui fut grande, et qu'on a effacée.** Les scarifications, la mort, l'écriture, la dette, la morale, les rites, le mariage – et jusqu'aux maîtres cachés de Rome. Cette conclusion n'est pas une opinion ni un cri du cœur : c'est le résultat répété de douze enquêtes menées avec les mêmes outils, la vérification croisée et le refus du mot faux. Douze fois la

même cause produit le même effet. En science, on appellerait cela une loi. Je l'énonce donc, pour clore le registre.

On n'efface jamais ce qui est petit. On n'efface que ce qui est grand, et qui gêne. Que nos enfants le sachent, et qu'ils n'aient plus jamais honte de ce qu'ils sont : **ce qu'on a effacé chez nous est la mesure même de ce que nous valions.**

Le registre est tenu. La dette est inscrite. Elle ne s'effacera plus.

Amen Hotep – Amenhotep.

KING BAZURU

Vénérable et Président du Bwa Sacré

Abidjan, 2026

Après cette déclaration, l'histoire peut continuer.



Bibliographie générale

Cette bibliographie rassemble, en une seule liste, la somme des références citées dans les douze écrits. Elle ne prétend pas être exhaustive : elle réunit les travaux qui ont nourri la réflexion de l'auteur ou qui permettent au lecteur de vérifier les faits avancés, source par source, et de prolonger l'enquête par lui-même.

Textes classiques et anciens

Cicéron, *De la divination (De divinatione)*, I^{er} siècle av. J.-C. Le témoignage le plus détaillé sur la *Disciplina Etrusca*, l'haruspicine et la lecture de la foudre, par un Romain qui en connaissait les praticiens.

Hérodote, *Histoires*, livre I (56-58) et livre II (50-53), V^e siècle av. J.-C. La source sur les Pélasges, leur antériorité, et l'aveu que les Grecs reçurent les noms de leurs dieux des Pélasges, eux-mêmes en partie tributaires de l'Égypte – à lire comme témoignage, non comme preuve.

Khalil ibn Ishaq, *Abrégé de la loi musulmane selon le rite de l'imâm Mâlek (Mukhtasar)*, traduction G.-H. Bousquet, Alger-Paris, 1956-1962. Le manuel de référence du droit malékite – celui qui régit l'Afrique de l'Ouest musulmane –, où figurent les règles du tuteur matrimonial et de la contrainte. Le hadith du silence (« on demande sa permission, et sa permission est son silence ») figure dans les recueils canoniques, au Livre du mariage de Boukhari et de Mouslim.

Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, I^{er} siècle apr. J.-C. Conserve, entre autres, le témoignage sur les peuples alpins (Rhètes) que les Anciens rattachaient aux Étrusques – un indice ancien du continuum tyrsénien.

Claude Ptolémée, *Almageste (Composition mathématique)*, II^e siècle apr. J.-C. L'ouvrage d'astronomie qui rapporte la découverte de la précession des équinoxes par Hipparque, trois siècles plus tôt.

Sénèque, *Questions naturelles (Naturales quaestiones)*, livre II, I^{er} siècle apr. J.-C. La fameuse opposition entre le regard romain et le regard étrusque sur la foudre – où Rome avoue, sans le vouloir, la profondeur de la vision étrusque du cosmos.

Sun Tzu, *L'Art de la guerre* (V^e siècle av. J.-C.), nombreuses éditions. Le principe stratégique selon lequel toute guerre repose sur la duperie, et l'on ne révèle jamais son plan à l'adversaire.

Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse*, livre I, 3, V^e siècle av. J.-C. Mentionne les Pélasges comme la population la plus anciennement répandue en Grèce avant l'unité hellénique.

Tite-Live, *Histoire romaine (Ab Urbe condita)*, livre I, fin du I^{er} siècle av. J.-C. La source latine sur les rois étrusques de Rome – Tarquin l'Ancien, Servius Tullius, Tarquin le Superbe – et sur les grands travaux qu'ils y menèrent, dont la Cloaca Maxima.

Ouvrages, articles et témoignages

Saifedean Ammous, *The Bitcoin Standard*, Hoboken, Wiley, 2018. Exposé de l'ambition monétaire du Bitcoin, utile pour mesurer l'écart entre le projet initial et sa domestication ultérieure par les institutions.

Dario Amodei, entretien accordé à *Axios*, mai 2025, et interventions ultérieures, notamment au Forum de Davos, janvier 2026 : sur la suppression possible de la moitié des emplois de bureau débutants en cinq ans et sur l'IA comme substitut général au travail humain.

Hannah Arendt, *Condition de l'homme moderne [The Human Condition, 1958]*, trad. Georges Fradier, Paris, Calmann-Lévy, 1961. La grande distinction entre le travail, l'œuvre et l'action – et la mise en garde, dès 1958, contre une société de travailleurs à qui l'on retire le travail.

Amadou Hampâté Bâ, *Aspects de la civilisation africaine*, Paris, Présence africaine, 1972. Une œuvre essentielle sur la transmission orale, l'initiation et le sacré en Afrique de l'Ouest – où l'homme n'est jamais réduit à sa fonction.

Amadou Hampâté Bâ, *Amkoullel, l'enfant peul*, Arles, Actes Sud, 1991. Les mémoires du sage malien, où l'on voit, de l'intérieur, l'éducation par le nom, la lignée et l'honneur – sans l'ombre d'une terreur.

Florence Bernault (dir.), *Enfermement, prison et châtements en Afrique. Du 19^e siècle à nos jours*, Paris, Karthala, 1999. L'ouvrage de référence des historiens : la prison comme châtement était étrangère aux sociétés africaines précoloniales, dont la justice visait la réparation et la réintégration ; elle fut introduite par la colonisation.

Dominique Briquel, *Les Étrusques*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 2005 ; et *Les Pélasges en Italie. Recherches sur l'histoire de la légende*, Rome, École française de Rome, 1984. Par l'un des meilleurs spécialistes français de l'Étrurie et des traditions pélasgiques.

Jean Capron, *Communautés villageoises bwa, Mali-Haute-Volta*, Paris, Institut d'ethnologie, Musée de l'Homme, 1973. La grande étude ethnographique consacrée au pays bwa : l'organisation villageoise, les classes d'âge, la maison des jeunes – le cadre dont ce livre décrit le cœur matrimonial de l'intérieur.

Jean-François Champollion, *Lettre à M. Dacier relative à l'alphabet des hiéroglyphes phonétiques*, Paris, Firmin Didot, 1822. L'acte de naissance du déchiffrement des médou netjer.

Catherine Coquery-Vidrovitch, *L'Afrique et les Africains au XIX^e siècle. Mutations, révolutions, crises*, Paris, Armand Colin, 1999. Synthèse rigoureuse sur le siècle où la traite atlantique s'éteint et où la colonisation commence.

Critique internationale, n° 68, juillet-septembre 2015, dossier « Marquer le corps en Afrique : balafres ethniques, scarifications tribales, tatouages de race » (Presses de Sciences Po). Dossier collectif qui réévalue les discours coloniaux sur les scarifications et propose des lectures historiques renouvelées.

Olu Daramola et Adebayo Jeje, travaux nigériens sur les pratiques corporelles yoruba et la traite, cités dans la littérature francophone et

anglophone sur la fonction défensive des scarifications face au commerce négrier.

John Coleman Darnell *et al.*, « Two Early Alphabetic Inscriptions from the Wadi el-Hôl », *Annual of the American Schools of Oriental Research*, vol. 59, 2005. La publication des inscriptions du désert égyptien qui ont déplacé le berceau de l'alphabet du Sinaï vers l'Égypte même.

Ludo De Witte, *L'Assassinat de Lumumba*, Paris, Karthala, 2000. Le livre qui a contraint la Belgique à ouvrir une commission d'enquête parlementaire et à reconnaître officiellement, en 2002, sa part de responsabilité dans l'assassinat du premier chef de gouvernement du Congo.

Birago Diop, « Souffles », dans *Leurres et lueurs*, Paris, Présence africaine, 1960. Le poème qui dit, mieux que tout traité, que « les morts ne sont pas morts » – ils demeurent parmi les vivants.

Cheikh Anta Diop, *Nations nègres et culture*, Paris, Présence africaine, 1954 (et rééditions). Texte fondateur sur l'africanité de l'Égypte antique et sur la nécessité pour les Africains d'écrire leur propre histoire.

Günter Dreyer, *Umm el-Qaab I. Das prädynastische Königsgrab U-j und seine frühen Schriftzeugnisse*, Mayence, Philipp von Zabern, 1998. La publication de la tombe U-j d'Abydos et de ses étiquettes inscrites, présentées par leur découvreur comme les plus anciens témoignages d'écriture au monde.

Umberto Eco, déclarations à la presse lors de la remise de son doctorat *honoris causa*, Turin, juin 2015. La phrase sur les « légions d'imbéciles » et le « prix Nobel », citée et réfutée au chapitre XI – avec le respect dû à un grand esprit qui, sur ce point, fut du côté du privilège.

Mircea Eliade, *Naissances mystiques. Essai sur quelques types d'initiation*, Paris, Gallimard, 1959. Une synthèse mondiale sur l'initiation comme seconde naissance – qui confirme l'universalité de ce que nos sociétés ont porté à sa perfection.

Olaudah Equiano, *The Interesting Narrative of the Life of Olaudah Equiano*, Londres, 1789. Témoignage de première main d'un homme réduit en esclavage, notamment sur l'examen des captifs.

Frantz Fanon, *Peau noire, masques blancs*, Paris, Éditions du Seuil, 1952.

Analyse fondatrice de l'intériorisation du mépris de soi par les peuples colonisés – mécanisme dont la diabolisation cinématographique de nos traditions est un prolongement contemporain.

Alan H. Gardiner, « The Egyptian Origin of the Semitic Alphabet », *Journal of Egyptian Archaeology*, vol. 3, 1916. L'article fondateur : le déchiffrement du proto-sinaïtique et la démonstration de son origine égyptienne par le principe de l'acrophonie.

Kwame Gyekye, *African Cultural Values. An Introduction*, Accra, Sankofa Publishing, 1996. Le philosophe ghanéen y expose les fondements communautaires de l'éthique africaine – la personne constituée par ses liens, et la réputation comme bien suprême.

Jonathan Haynes, *Nollywood. The Creation of Nigerian Film Genres*, Chicago, University of Chicago Press, 2016. Somme sur les genres de Nollywood, leur économie et leurs récits, où la figure du rituel occulte occupe une place centrale depuis les origines de l'industrie.

Jonathan Haynes (dir.), *Nigerian Video Films*, Athens, Ohio University Press, 2000. Recueil pionnier sur les premières années de l'industrie vidéo nigériane.

Geoffrey Hinton, déclarations publiques depuis son départ de Google en mai 2023, notamment dans le *New York Times* ; prix Nobel de physique 2024 pour ses travaux fondateurs sur les réseaux de neurones.

Abiola Félix Iroko, « Contenu historique de deux types de scarifications faciales en Afrique occidentale », *Journal des africanistes*, tome 50, fascicule 2, 1980, p. 117-121. Étude pionnière qui démontre que certaines scarifications correspondent à des contextes historiques précis et datables, et ne se réduisent pas à des marqueurs ethniques intemporels.

Carl Gustav Jung, *Aïon. Études sur la phénoménologie du Soi* [1951], trad. fr., Paris, Albin Michel, 1983. Le psychiatre suisse y étudie le passage de l'ère du Poisson à l'ère du Verseau et la symbolique des âges dans l'histoire des civilisations.

Joseph Ki-Zerbo, *Histoire de l'Afrique noire. D'hier à demain*, Paris, Hatier, 1972 (rééd. 1978). Ouvrage de référence d'un historien burkinabè qui propose, dans la lignée de Cheikh Anta Diop, la première synthèse de l'histoire du continent vue par un Africain. Le chiffre de cent millions de morts liés à la traite y est notamment discuté (p. 218).

John S. Mbiti, *African Religions and Philosophy*, Londres, Heinemann, 1969. La synthèse classique sur les visions africaines du monde, de la communauté et de la morale, où le défunt demeure présent parmi les vivants.

Samuel Pyeatt Menefee, *Wives for Sale. An Ethnographic Study of British Popular Divorce*, Oxford, Basil Blackwell, 1981. L'étude de référence : des centaines de cas documentés de femmes vendues aux enchères, un licol au cou, sur les marchés anglais, jusqu'à la fin du XIX^e siècle.

Birgit Meyer, *Sensational Movies. Video, Vision, and Christianity in Ghana*, Berkeley, University of California Press, 2015. Étude ethnographique de référence sur l'industrie ghanéenne du film vidéo, qui montre comment la dramaturgie pentecôtiste structure ces films et y assigne aux divinités traditionnelles le rôle de forces démoniaques à vaincre.

Elon Musk, échange avec le Premier ministre britannique au sommet sur la sécurité de l'IA, Bletchley Park, novembre 2023 : sur la perspective d'un monde où plus aucun emploi ne sera nécessaire.

Engelbert Mveng, *L'Afrique dans l'Église. Paroles d'un croyant*, Paris, L'Harmattan, 1985. Réflexion sur la spiritualité africaine et la mémoire historique du continent.

Satoshi Nakamoto, *Bitcoin: A Peer-to-Peer Electronic Cash System*, 2008. Le « livre blanc » fondateur du premier registre distribué informatique, qui déclare ouvertement le projet d'une monnaie sans tiers de confiance – déclaration d'intention dont ce livre analyse les conséquences stratégiques, et algorithme magistral cité en regard du registre que nos villages tiennent depuis des millénaires sans machines ni récompenses, privé de la couche que les Ancêtres avaient découverte : le sacré.

Joseph Nevadomsky, « Religious Symbolism in the Benin Kingdom », *African Arts*, vol. 28, n° 1, 1995. Analyse des marques corporelles dans le royaume du Bénin précolonial.

Erik Orsenna, *Voyage aux pays du coton. Petit précis de mondialisation*, Paris, Fayard, 2006. Une enquête de terrain, du Mali aux marchés mondiaux, sur la filière cotonnière et ceux qu'elle enrichit – qui ne sont pas ceux qui cultivent.

Massimo Pallottino, *Etruscologia*, Milan, Hoepli, 1942 (et nombreuses rééditions). L'ouvrage de référence du fondateur de l'étruscologie moderne, qui a réhabilité la civilisation étrusque comme matrice de Rome et discuté la question des origines.

Denise Paulme (dir.), *Femmes d'Afrique noire*, Paris-La Haye, Mouton, 1960. Un recueil pionnier qui documente l'autonomie économique et sociale des femmes dans les sociétés africaines – cuisines, commerces et cultes propres –, loin de l'image de la soumission.

Fanny Pigeaud et Ndongo Samba Sylla, *L'arme invisible de la Françafrique. Une histoire du franc CFA*, Paris, La Découverte, 2018. L'histoire documentée de la monnaie de nos quatorze pays, de sa fabrication en France et de la tutelle qu'elle organise.

Marcus Rediker, *The Slave Ship. A Human History*, New York, Viking, 2007 (trad. française : *À bord du négrier*, Paris, Seuil, 2013). Description précise des inspections marchandes auxquelles les corps étaient soumis avant l'embarquement.

Helmut Rix, « Rätisch und Etruskisch », Innsbruck, Institut für Sprachwissenschaft der Universität Innsbruck, 1998. L'étude linguistique qui a fondé la famille des langues tyrséniennes (étrusque, lemniotique, rhétique), reliant la stèle de Lemnos – découverte en 1885 près de Kaminia – à l'étrusque par des traits de grammaire et de vocabulaire communs.

Walter Rodney, *How Europe Underdeveloped Africa*, Londres, Bogle-L'Ouverture Publications, 1972. Analyse classique des conséquences économiques et démographiques de la traite et de la colonisation, et des

mécanismes par lesquels l'exploitation du continent a organisé son sous-développement.

Bertrand Russell, *Éloge de l'oisiveté* [*In Praise of Idleness*, 1932], Paris, Allia, 2002. Le philosophe y défend l'idée que le but du travail est de libérer du temps humain, non d'en dévorer.

Thomas Sankara, discours sur la dette, sommet de l'Organisation de l'unité africaine, Addis-Abeba, 29 juillet 1987 (publié notamment dans *Thomas Sankara parle*, New York, Pathfinder, 2007). « Si le Burkina Faso tout seul refuse de payer la dette, je ne serai pas là à la prochaine conférence. » Il fut assassiné moins de trois mois plus tard.

Joseph Schacht, *An Introduction to Islamic Law*, Oxford, Clarendon Press, 1964. L'ouvrage de référence de l'islamologie juridique : le contrat de mariage conclu par le tuteur matrimonial (*wali*), le droit de contrainte (*ijbar*) et le *mahr* y sont exposés tels que le droit classique les a fixés.

James C. Scott, *Domination and the Arts of Resistance. Hidden Transcripts*, New Haven, Yale University Press, 1990 (trad. française : *La domination et les arts de la résistance*, Éditions Amsterdam). Analyse des « textes cachés » par lesquels les dominés résistent sans s'exposer : la matrice théorique de ce que l'auteur appelle ici le secret.

James C. Scott, *Weapons of the Weak. Everyday Forms of Peasant Resistance*, New Haven, Yale University Press, 1985. Étude des formes ordinaires, discrètes et non déclarées de résistance des dominés.

Wole Soyinka, *Myth, Literature and the African World*, Cambridge, Cambridge University Press, 1976. Défense magistrale de la cohérence des visions du monde africaines face aux lectures qui les réduisent ou les diabolisent.

Ibrahima Thioub, travaux sur l'esclavage et les traites publiés depuis l'Université Cheikh Anta Diop de Dakar, où il a fondé le Centre africain de recherches sur les traites et l'esclavage (CARTE). Voir notamment ses contributions dans le *Petit précis de remise à niveau sur l'histoire* (La Découverte, 2008) et dans les *Annales. Histoire, Sciences Sociales*.

- Louis-Vincent Thomas, *La Mort africaine. Idéologie funéraire en Afrique noire*, Paris, Payot, 1982. La grande synthèse anthropologique sur les conceptions africaines de la mort, où le défunt rejoint la communauté des Ancêtres sans appareil de terreur eschatologique.
- Louis-Vincent Thomas et René Luneau, *La Terre africaine et ses religions*, Paris, L'Harmattan, 1975. Synthèse sur les systèmes religieux africains comme cadres structurants des sociétés.
- E. P. Thompson, *Customs in Common*, Londres, Merlin Press, 1991. Le grand historien anglais y consacre un chapitre entier, « The Sale of Wives », à cette coutume de son propre pays – l'honnêteté que nous saluons, et que nous demandons en retour.
- Jean-Paul Thuillier, *Les Étrusques. La fin d'un mystère ?*, Paris, Gallimard, coll. « Découvertes », 1990. Une présentation accessible et illustrée des Étrusques, de leur art et de leur absorption par Rome.
- Victor Turner, *The Ritual Process. Structure and Anti-Structure*, Chicago, Aldine, 1969. Le grand anthropologue y montre, à partir des rites africains, ce qui se joue dans la phase de marge – l'épreuve – et pourquoi elle transforme réellement ceux qui la traversent.
- UNESCO, Comité scientifique international, *Histoire générale de l'Afrique*, 8 volumes, Paris, Présence africaine, Edicef et UNESCO, 1980-1999. Œuvre collective de référence dirigée notamment par Joseph Ki-Zerbo. Voir en particulier le vol. II : *Afrique ancienne* (dir. Gamal Mokhtar), 1980, qui rend compte, en annexe, du colloque du Caire de 1974 sur le peuplement de l'Égypte ancienne, où s'illustrèrent Cheikh Anta Diop et Théophile Obenga.
- Arnold van Gennep, *Les Rites de passage*, Paris, Émile Nourry, 1909. L'ouvrage fondateur : la découverte que tous les rites de passage du monde suivent la même structure en trois temps – séparation, marge, agrégation – que ce livre relit en ingénieur.
- Richard Wrangham, *Catching Fire. How Cooking Made Us Human*, New York, Basic Books, 2009. La démonstration scientifique de l'argument du feu : c'est la cuisson qui a multiplié l'énergie disponible et
-

permis le développement du cerveau humain – le feu a littéralement fait l'homme.

Films cités

Ousmane Sembène, *Ceddo*, Sénégal, 1977. Censuré au Sénégal jusqu'en 1984, officiellement pour l'orthographe de son titre.

William Akuffo (prod.), *Zinabu*, Ghana, 1985. Souvent cité comme le premier film vidéo ghanéen ; son intrigue oppose déjà sorcellerie et christianisme.

Chris Obi-Rapu (réal.), Kenneth Nnebue (prod.), *Living in Bondage*, Nigeria, 1992. Acte de naissance communément admis de Nollywood, construit sur le motif du pacte occulte et de l'argent rituel.

Documents officiels

Organisation des Nations unies, Résolution de l'Assemblée générale reconnaissant la traite transatlantique et l'esclavage racial comme crime contre l'humanité, adoptée en 2026 sur proposition du Ghana.

République française, Loi n° 2001-434 du 21 mai 2001 (« loi Taubira ») tendant à la reconnaissance de la traite et de l'esclavage en tant que crime contre l'humanité.

LE RÉVEIL DE LA CONSCIENCE KAMITE

Tradition, identité, vérité, science et avenir
Douze réflexions adressées aux Kamites du monde

Texte de KING BAZURU
Vénérable et Président du Bwa Sacré

Premières publications : Abidjan, du 27 mai au 12 juin 2026
Édition en un volume : Abidjan, 2026

Identifiant IANA : PEN 65878
OID : 1.3.6.1.4.1.65878.2.1 – 2.12
TRAVAILLEUR-0 : PEN IANA 65898

bwa-sacre.org

© 2026 – Bwa Sacré. Tous droits réservés.